N° 333 – Janvier 2025 – 3 €

Journal local réalisé par et pour les habitants du 18e

LE 18E DU MOIS

CHARLES HERMITE
UN SITE EN PLEINE MUTATION

▶ P.7 ET 13



Jean-Claude N'Diaye - Maxime Renaudet

BAINS-DOUCHES
20 MIN D'EAU CHAUDE... ÇA FAIT DU BIEN

▶ P.18



MARCHÉ DE L'OLIVE
EMBALLAGE CONSIGNÉ : FRANCHIR LE PAS

▶ P.4

■ **Les bons contes font les bons récits**

▶ P.9

RÉNOVATION DE L'HABITAT
UNE CHARTE ET DES IDÉES

▶ P.5 ET 7

FOOT, ESCRIME, ATHLÉ, TAEKWONDO
NOS SPORTIFS ONT DU TALENT

▶ P.11 ET 23

9 771259 903008

ERIK SATIE
EN IMAGES ET EN MUSIQUE

▶ P.19



Illustration de Grégory Thomas

édito

2025, NOUVEAU DÉPART

Après une année 2024 qui a vu votre mensuel papier préféré souffler ses trente bougies, place désormais à une nouvelle cuvée ! Et autant vous prévenir : nous ne manquons pas d'idées. Cela commence par cette édition de janvier contenant quelques nouveautés qui en appelleront certainement d'autres dans les mois à venir, comme cet édito ou notre nouvelle rubrique sport que vous trouverez à la fin du journal.

Attention, *Le 18e du mois* n'a pas pour autant l'intention de modifier son traitement de l'information locale. Au contraire, en 2025, nous voulons continuer à raconter notre territoire et chacun de ses quartiers à travers toujours plus d'histoires inédites, de dossiers, d'interviews, de reportages, de portraits et même d'enquêtes. Pour ce faire, nous recherchons toujours activement de nouvelles plumes et de nouveaux photographes bénévoles désireux de rejoindre l'aventure. Pas besoin d'être journaliste professionnel, nous assurons la formation. Il suffit d'avoir envie d'écrire ou de photographier, d'être curieux du 18e arrondissement et de vouloir le raconter. C'est aussi pour cela que nous envisageons d'organiser des rendez-vous hors-les-murs plus fréquents : soirées de présentation, projections documentaires, rencontres avec nos lecteurs et lectrices, soirées-débats, interventions dans les établissements scolaires et les associations jeunesse, etc... Le premier aura lieu samedi 4 janvier, à 10 h 30, à la librairie Le Rideau rouge qui nous accueille afin de présenter ce numéro 333 et ceux qui l'ont précédé.

Enfin, 2025 sera aussi l'occasion de célébrer la numérisation de nos archives. Bientôt disponibles gratuitement sur notre site internet, elles participeront à alimenter la mémoire de notre arrondissement. Mais pour que nous puissions continuer à l'enrichir pendant encore de nombreuses années, de manière libre et indépendante, nous avons besoin de vous.

En effet, nous faisons appel en ce début d'année à votre générosité, en lançant un appel à dons *(voir ci-contre)*. Bonne et heureuse année 2025 à tous et toutes.

LA RÉDACTION

CONTINUONS À ÉCRIRE L'HISTOIRE ENSEMBLE

Le 18e du mois c'est 30 ans d'une histoire ininterrompue entre ce mensuel associatif et son arrondissement de cœur.

Cependant, la poursuite de cette histoire n'est pas gagnée. Depuis sa création en 1994, même si nous avons démontré notre utilité dans le paysage médiatique local, le contexte a changé. La presse écrite est menacée de submersion par le numérique, le nombre de kiosques ne cesse de se réduire. Et de ce fait, notre diffusion diminue.

Nous ne sommes pas une entreprise à but lucratif mais nous avons des frais incompressibles et le montant de nos ventes ne suffit plus à les couvrir.

Au début, le journal était entièrement réalisé, géré, distribué par des bénévoles. Il l'est toujours mais depuis quelques années, la rédaction en chef et la maquette sont assurées par deux salariés à temps partiel et nous payons un loyer pour le local dont nous disposons. Malgré quelques subventions bienvenues de la part de la Mairie de Paris et du ministère de la Culture via la Direction des affaires culturelles (DRAC), cet effet de ciseaux est très dangereux pour l'équilibre financier du journal. Son avenir et son indépendance étant en jeu, nous avons vraiment besoin de vous.

Vous pouvez nous soutenir ! Tout d'abord en vous abonnant, en abonnant vos proches et en faisant abonner vos voisins ou vos voisines, mais surtout, en nous faisant un don de 5, 10 ou 20 euros, plus si vous le pouvez bien sûr, en vous rendant sur notre site internet ou en page 14 de ce numéro. Car comme disait Mamie, les petites rivières font les grands fleuves !

Avec l'aide de tous et toutes, faisons en sorte que le fleuve ne s'arrête pas et que *Le 18e du mois* fête sa prochaine décennie ! ●

SYLVIE CHATELIN

LE 18E DU MOIS

13 rue des Amiraux 75018 Paris
18dumois@gmail.com
www.18dumois.info

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

ISSN 1259-9034
Numéro de commission paritaire 1027 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction Dominique Andreani, Stéphane Bardinet, Dominique Boutel, Noël Bouttier, Vivien Boyibanga, Sylvie Chatelin, Noëmie Courcoux-Pégorier, Dominique Delpirou, Yvain Dussenel, William Even, Danielle Fournier, Charlotte Grimont, Sonia Imbert, Annie Katz, Marie-Antoinette Leca, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Sandra Mignot, Maxime Renaudet, Laurence Vitalis.

Photographies et illustrations Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, Maxime Renaudet

Relecture Élise Coupas, Annie Katz, Emmanuel Tronquart.

Rédaction en chef Maxime Renaudet avec Annie Katz

Graphisme original Pilote Paris

Première rédactrice graphiste Isabelle Royère

Bureau de l'association Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Catherine Masson, trésorière Cécile Vialle, secrétaire

Site et réseaux sociaux Noël Bouttier, Cornélie Paul, Maxime Renaudet.

Responsable de la distribution Anne Bayley

Responsable des abonnements Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli Marika Hubert

Directrice de la publication Sylvie Chatelin

Fondateurs Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant

Imprimé sur presse numérique Promoprint, 5 rue Olof Palme, 92110 Clichy

Tous les points de vente sur www.18dumois.info

PROCHAIN NUMÉRO : PARUTION LE 1ER FÉVRIER 2025

RETROUVEZ LE 18E DU MOIS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
X / @LE18EDUMOIS
INSTAGRAM / LE18EDUMOIS

06-01-25 BNF DLP 213

DIMANCHE 1ER DÉCEMBRE

Avec *Le grand voyage italien : 150 ans d'histoires lues et chantées*, le chœur de femmes À tout bout de chant, créé en 1995, a fait résonner des chants polyphoniques d'Italie dans l'église Saint-Denys de la Chapelle. Rien de plus logique pour un monument qu'on dit situé sur l'emplacement des ruines d'un temple romain.

LUNDI 2 DÉCEMBRE

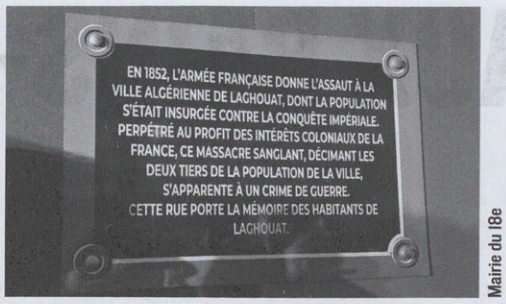
Deux jours après avoir lancé officiellement le début de l'aventure, les travaux du CiNey ont pu commencer. Impulsé par la Sierra Prod et des habitants du quartier *(voir notre numéro 330)*, cet espace socio-culturel devrait ouvrir ses portes fin 2025, en partenariat avec l'Armée du salut et La mission locale de Paris. Qui aurait cru que cet ancien Bricorama deviendrait un jour le troisième cinéma du 18e ?

MARDI 3 DÉCEMBRE

Lancé début octobre 2024, le restaurant L'Hal'igot, rue Damrémont, a eu du mal à décoller. Et après la diffusion d'un reportage vidéo sur cet établissement proposant un aligot maison accompagné (ou pas) de viande halal, son propriétaire Louis Darney a récolté une vague de haine sur les réseaux sociaux. Heureusement, le Corrézien de 24 ans a aussi reçu beaucoup de soutien, avant que son restaurant soit pris d'assaut par les clients. Sans doute avaient-ils lu notre coup de fourchette du mois de décembre.



DR



Mairie du 18e

MERCREDI 4 DÉCEMBRE

Après un an et demi d'absence à la suite des travaux de l'Institut des cultures d'islam rue Léon, le restaurant de la Table ouverte a accueilli de nouveau ses habitués à la même adresse. Le même jour, en fin d'après-midi, une plaque commémorative et explicative a été installée rue de Laghouat (*voir photo ci-dessus*), afin de se souvenir du siège de cette ville algérienne en 1852. Elle a donné son nom à ce triste épisode de la colonisation de l'Algérie par la France.

SAMEDI 7 DÉCEMBRE

La librairie Le Rideau rouge a célébré ses 20 ans d'existence avec une petite fiesta qui a attiré une jolie troupe de clients, amis et commerçants voisins. Pour une fois, les livres étaient privés de sortie, repoussés contre les murs et bien cachés sous des tissus africains. Un repos bien mérité avant de finir sous le sapin…ou sur Leboncoin.

VENDREDI 13 DÉCEMBRE

Les CM1-CM2 de quinze écoles du 18e, épaulés par les professeurs de musique de la Ville de Paris et l'association Musique Jeune Public, ont célébré Jacques Prévert lors d'un concert à la mairie. Si on sait qu'ils ont remis ça trois jours après, difficile de savoir s'ils ont eu la permission d'assister dans la soirée à l'ultra-trail de Montmartre. Une course à pied comportant 271 allers-retours dans les escaliers menant au Sacré-Cœur, soit environ 143 000 marches et 11 000 m de dénivelé positif. C'est Florian Fillion qui a gagné en 18 h 28. Les octophobes étaient priés de rester chez eux.

CE QU'IL NE FALLAIT PAS MANQUER LE MOIS DERNIER

MAXIME RENAUDET



DR

SAMEDI 14 DÉCEMBRE

À l'approche de Noël, fêtes et marchés étaient légion dans nos quartiers. Alors que nous faisions la promo du *18e du mois* au marché de la rue Ferdinand Flocon et que la deuxième édition du Happy Market animait le quartier Amiraux-Simplon Poissonniers, le Shakirail célébrait l'hiver avec un événement programmé par le comité d'habitants et des artistes résidents. Une journée artistique et conviviale qui s'est terminée en musique.

JEUDI 19 DÉCEMBRE

Quarante-huit heures après la réception du Real Madrid à l'Arena Porte de la Chapelle, le Paris basketball devait accueillir les Turcs de Fenerbahçe en coupe d'Europe. Mais c'était sans compter sur une épidémie qui a décimé l'effectif parisien. Plutôt que de jeter la nourriture non consommée, le club et son traiteur prestataire l'ont distribuée au Collectif audonien solidarité migrants. Beau geste.

JEUDI 26 DÉCEMBRE

Pour finir l'année sur une touche d'humour, il ne fallait pas rater le nouveau spectacle de Guillermo Guiz au Trianon. Avec *La Formidable ascension sociale temporaire de G. Verstraeten*, l'humoriste belge raconte comment il a changé de vie et de statut social grâce au stand-up. Idéal pour ne pas ressasser les discussions houleuses des repas de Noël.

DIMANCHE 15 DÉCEMBRE

Dans la nuit, l'ambiance était nettement moins à la fête au Ohlala club, quand le Comité opérationnel départemental anti-fraude est venu toquer à la porte. Selon *Le Parisien*, la discothèque de la porte d'Aubervilliers a fait l'objet d'une fermeture administrative dans la foulée. La cause ? Travail dissimulé, vidéosurveillance sur la voie publique illégale, vente frauduleuse de tabac et de protoxyde d'azote. Sans doute affamés, les 200 clients du club ont peut-être été attirés vers la Goutte d'Or, où était organisée la troisième édition des Plats de fête. Si ce n'est pas le cas, ils ont manqué le couscous tunisien de Saloua, le couscous algérien de Nouara et le kromb kabyle de Sadia.

Dr Fol Jo 32713

UNE MATINÉE AUX BAINS-DOUCHES

Notre arrondissement compte deux bains-douches sur un total de dix-sept à Paris. Gratuits, accessibles à toutes et tous, ils sont ouverts presque tous les jours et offrent aux visiteurs vingt minutes d'eau chaude. *Le 18e du mois* y est allé faire sa toilette.

Les enseignes sur le boulevard Ney ou celle de la piscine des Amiraux ne diront sans doute rien ou très peu aux possesseurs de leur propre salle de bain. Souvent, il est facile de ne pas prendre conscience des choses, tant qu'elles ne nous concernent pas. Et il en va ainsi des bains-douches, mais aussi de la misère et du dénuement des personnes qui fréquentent ces lieux. Pourtant, en permettant à de très nombreuses personnes de prendre soin d'elles (environ un million de passages par an rien qu'à l'échelle parisienne), ces établissements assurent une fonction essentielle : rester propre et digne selon la formule autrefois consacrée par les mendiants des rames du métro.

De fait, l'environnement matériel du public des bains-douches est au final assez proche de celui des classes ouvrières d'il y a 100 ans pour qui ils ont été créés : logements trop petits pour offrir le confort du bain à tous ses résidents, qu'ils soient sans-papiers, sans domicile ou habitants de chambres de bonne.

Le dénuement matinal

L'atmosphère de ce samedi matin sur le boulevard Ney offre comme un concentré des difficultés que ces publics affrontent au quotidien. Dans la rue Flammarion adjacente, à 10 heures du matin, une distribution de boissons chaudes et de paniers repas est en cours. Certains font la queue pour un café avant de retourner le boire dans l'autre queue : celle qui mène aux douches.

Sur le boulevard, à même le sol, sur des bouches d'aération, deux sans domicile fixe se réveillent. Dans la file d'attente qui mène à l'entrée des bains-douches Ney, ouverts du mardi matin au dimanche matin, une dizaine d'hommes patientent. L'un porte trois sacs de toile, comme sa maison sur son dos tandis qu'un autre a rapiécé tant bien que mal son sac à dos très fatigué. À chaque personne sortie, une autre pénètre. Arrive alors un jeune couple de moins de 25 ans. Elle, l'air perdu, a les yeux dans le vague ; lui, tempes rasées et queue de cheval, tient à la main un sac plastique rempli de sandwichs triangles. Il s'adresse à quelqu'un dans la queue, lui en propose pour cinq euros. Puis le couple remonte toute la file et pénètre sans attendre une sortie. Ils sont vite rembarrés et sèchement éconduits par le personnel municipal qui reste cloîtré à l'intérieur. « *Nous on fait passer les gens à l'intérieur, à vous de gérer vous-même la queue à l'extérieur* », explique, sur un ton plutôt mal embouché, le grand costaud affublé d'un sweat-shirt aux couleurs municipales. Le ton est donné.

Un équipement collectif à repenser ?

Arrive enfin le moment d'entrer. On accède à une allée de carrelage blanc, flanquée d'une rangée d'une vingtaine de cabines de douche. À l'intérieur, le déshabilloir est mouillé par les éclaboussures, pas de miroir, le sol est sale. Au-dessus du pommeau de douche, une canalisation d'aération décrépie ne donne pas envie de s'éterniser, même avec un savon à la lavande bio. En sortant, un employé montre un tuyau d'arrosage, « *pour nettoyer après votre passage* ». Reste qu'on ressort propre et douché, et c'est bien là l'essentiel depuis la création de ces bains-douches municipaux.

En effet, le principe du service collectif s'est imposé à l'époque face aux installations très succinctes des logements de petite condition, associées à une forte promiscuité. Rappelons que jusqu'aux années 1950, un logement parisien sur deux n'avait pas de toilettes et seulement un sur cinq était équipé d'une baignoire. Avant que dans la décennie suivante, les grands programmes de construction élèvent le standard moyen des logements et généralisent la salle de bain privative. Les bains-douches voient alors leur fréquentation baisser et cantonnée au seul usage des populations laissées en marge du progrès matériel. Depuis quelques années, comme un baromètre social, on assiste à la remontée de la fréquentation.

> « Nous on fait passer les gens à l'intérieur, à vous de gérer vous-même la queue à l'extérieur. »

On peut évidemment regretter que tant de gens ne puissent bénéficier de ce que l'on considère comme allant de soi en matière de conditions de vie. Le mal-logement est, hélas, une réalité bien connue. Et pourtant, on constate aussi que cette idée de mutualiser des services complexes comme l'acheminement et la gestion de l'eau chaude était à l'époque une solution puissante pour diminuer les coûts de la construction. Ne pourrait-elle pas le redevenir ?

Songeons que la salle de bain est avec la cuisine, la pièce la plus coûteuse du logement et qu'elle est également celle qui génère 90 % des sinistres (fuites, infiltrations, inondations). Les équipements collectifs pourraient-ils redevenir une réponse d'avenir face à la hausse des coûts du logement ? Pour cela, il faudrait accepter de rogner un peu sur le besoin d'intimité et de confort et que les locaux collectifs soient plus accueillants et propres afin qu'ils ne soient pas cantonnés aux seuls publics en relégation. D'autant que nombre d'entre eux sont de beaux ouvrages architecturaux, dont certains sont même classés, comme la piscine bains-douches des Amiraux. À méditer. ●

STÉPHANE BARDINET



Maxime Renaudet



MIEUX VIVRE CHEZ SOI SANS SE RUINER

À la mi-janvier sera signée une charte permettant la mise en œuvre de Territoires zéro exclusion énergétique, visant à améliorer la qualité de vie des propriétaires aux revenus modestes ou très modestes.

Conçu par l'association STOP à l'exclusion énergétique, le projet Territoires zéro exclusion énergétique a été déployé à l'échelle nationale. Il a pour objectif la réfection d'appartements ou de maisons anciens appartenant à des propriétaires aux revenus modestes ou très modestes, repérés comme souffrant de « *précarité énergétique* ». Cette dernière associe certains critères, des revenus peu élevés (moins de 2 300 € mensuels), la sensation de froid et/ou d'humidité et de chaleur dans le logement et l'effort économique nécessaire pour y remédier.

Comptant de nombreux bâtiments anciens (94%), pour beaucoup classés E, F et G*, le 18e a été élu terrain d'expérimentation pour Paris. Juliette Bony, arrivée il y a un an, est la coordinatrice du projet en cours et sert d'intermédiaire entre le collectif, dont elle est issue, les opérateurs de l'habitat et les foyers susceptibles de bénéficier du programme. En particulier, elle soutient les ensembliers solidaires, tiers de confiance accompagnant les familles, aide à trouver des partenaires financiers et des entreprises ou encore s'assure de la conformité des travaux avec les décisions prises.

Accompagnement permanent

Actuellement, trois chantiers sont en cours, rues Championnet, Ordener et Polonceau. Deux d'entre eux vont passer à la phase travaux car les devis ont été établis. « *On apprend en marchant. Nos objectifs ont été revus à la baisse, tout en privilégiant le qualitatif sur le quantitatif* », explique Juliette Bony qui découvre au fur et à mesure les difficultés de mise en œuvre dans la capitale. En effet, les gens ne se sentent pas vraiment concernés ou craignent le changement, ne font pas confiance (le fameux « *c'est trop beau pour être vrai* »), sans oublier que la législation immobilière et les injonctions des Bâtiments de France ne sont pas toujours simples à Paris.

L'arrondissement a été choisi à la suite d'un audit car il compte beaucoup de propriétaires qui, soit ont hérité, soit sont des seniors habitant le quartier depuis très longtemps, soit de jeunes actifs ayant acheté à l'époque où le m² était encore abordable ou encore, des intermittents... Leurs logements sont souvent loin d'être aux normes et les transformations sont onéreuses.

La prise en charge oscille entre 80 % et 100 % pour les ménages, lesquels sont accompagnés tout au long de la mise en œuvre du projet par les ensembliers solidaires, embauchés par SOLIHA et Urbanis, réseaux associatifs nationaux de l'habitat privé à vocation sociale.

Une charte bientôt signée

La mission de Juliette Bony commence par le repérage des foyers pouvant prétendre à cette aide, puis se poursuit, une fois l'accord obtenu, par une mise en confiance, épaulée par les ensembliers. « *Les ménages commencent souvent par refuser, le côté administratif et financier fait peur* ».
Après une première visite du logement, est établie une liste des travaux qui vont permettre de gagner au moins deux classes énergétiques : changement de fenêtres, isolation interne des murs, système de chauffage, ventilation, ballon d'eau chaude, huisseries, au cas par cas... Pour la mise en œuvre, deux fédérations ont été choisies par STOP exclusion énergétique, la Confédération de l'artisanat et des petites entreprises du bâtiment (CAPEB) et la Fédération française du bâtiment (FFB), dont les qualifications correspondent aux normes environnementales. Juliette Bony recherche ensuite des financements, publics et privés. L'intéressé soumet une demande de subvention auprès de l'Agence nationale de l'habitat (ANAH), avec l'accompagnement de l'ensemblier solidaire. L'ANAH verse les fonds directement aux ménages et peut avancer jusqu'à 70 % de la subvention. La Mairie du 18e est également partie prenante. Si le relogement chez la famille ou chez des amis est impossible pendant les travaux, la coordinatrice se charge également de trouver hôtels ou hébergements de courte durée.

L'expérimentation dans le 18e se déroule sur trois ans. « *On teste tout ce qui est possible,* déclare Juliette Bony. *On capitalisera l'expérience pour pouvoir l'étendre à d'autres territoires de Paris* ». En attendant, une charte va être signée entre les partenaires, la Fédération des artisans, la Mairie du 18e, les opérateurs de l'habitat, la division de l'habitat et de la transition écologique de la Ville de Paris.

Une manière de rassurer les ménages sur le sérieux de la proposition qui ressemble pour l'instant un peu à un cadeau de Noël. ●

DOMINIQUE BOUTEL

* Les logements classés E, F et G sont considérés comme des passoires thermiques, d'où des dépenses élevées, de fortes émissions de gaz à effet de serre (GES) et un inconfort thermique pour les occupants.

Maxime Henaudet

AGENDA

JEUDI 9 JANVIER
Film à sketches
Projection du film de Mikhal Kalatozov, *Soy Cuba* (1964) suivi d'un temps de partage. À la Sierra Prod, 20 rue Camille Flammarion, 19 h. Entrée gratuite pour les adhérents, prix libre pour les autres, dans la limite des places disponibles, 07 52 62 87 96.

VENDREDI 10 JANVIER
Poésie
Rencontre animée par l'éditrice Hélène Lécot suivie d'une lecture pour le lancement du livre *Revivre* de l'autrice Elsa Eskenazi qui explore sans concession différentes situations de départs et d'abandons. Librairie La Régulière, 43 rue Myrha, 19 h.

SAMEDI 11 JANVIER
Complicité sous tension
Daniel Bougnoux, philosophe, racontera la complicité qui unissait André Breton et Louis Aragon, tandis que Jean-François Rabain, psychanalyste, évoquera leurs écrits croisés de 1919 à 1931. À la Halle Saint-Pierre, 2, rue Pierre Ronsard, de 15 h à 17 h, gratuit, réservation conseillée. 01 42 58 72 89.

DIMANCHE 12 JANVIER
Frederick Wiseman
Ciné-club consacré au réalisateur américain de 95 ans. Fabienne Duszynski présentera neuf de ses films, dont trois ce mois-ci : *Titicus Follies* le 12, *High School* le 19 et *Law and Order* le 26. Au Louxor, 170 bd de Magenta, 10 h 30.

JUSQU'AU 12 JANVIER
Z'animaux
Exposition collective d'une dizaine d'artistes de la galerie AVM, 42 rue Caulaincourt.

MARDI 14 JANVIER
Jamais trop tard
Rencontre avec une autrice bien connue du 18e : Lola Lafon, pour son livre *Il n'a jamais été trop tard.* Librairie L'Attrape-Cœurs, 42 avenue Junot.

MERCREDI 15 JANVIER
Musiques actuelles
Au programme des auditions des iNOUÏS du Printemps de Bourges les 15 et 21 janvier : plus d'une dizaine de concerts gratuits qui font la part belle à la diversité et à la curiosité. 19 h. fgo-barbara.fr

NATURE

FAUTE DE GRIVES, ON MANGE DES MERLES

L'hiver est là et de nombreux oiseaux migrateurs traversent Paris au cours de leur voyage vers le sud. Parmi eux, certains font des haltes migratoires dans la capitale, histoire de se restaurer plus ou moins longtemps, selon les conditions météo.

Deux espèces de grives migratrices sont susceptibles d'être observées dans notre arrondissement. En effet, en plus de la grive musicienne, amatrice d'escargots, et de la grive draine, la mangeuse de gui, qui sont « locales », nous accueillons la petite grive mauvis et la grande grive litorne. La mauvis (*Turdus iliacus*) est déjà présente à Paris en ce moment, tandis que la litorne viendra peut-être, si le froid s'intensifie. Les grives mauvis se reproduisent dans les toundras et taïgas d'Europe du Nord. Elles s'installent de préférence dans les forêts de conifères mais fréquentent également les bois de bouleaux, les saulaies et les zones buissonnantes.

Chaque année, elles élèvent deux nichées de quatre à six oisillons, nourris d'insectes, de vers et de baies. À l'automne, débute une migration nocturne qui mènera parfois les oiseaux jusqu'en Afrique du Nord. Si vous prêtez attention durant les nuits hivernales parisiennes, vous pourrez entendre les cris de contact des grives qui passent, invisibles dans le ciel, en communiquant entre elles.

Durant leurs voyages, elles forment parfois des troupes mixtes avec les grives draines et litornes qui peuvent compter jusqu'à 200 individus. Pendant la mauvaise saison, les mauvis se nourrissent essentiellement de baies et dans les jardins et cimetières urbains, on peut les observer sur les houx, cotoneaster et autres pyracantha, dont elles avalent gloutonnement les fruits.



Alain Peresse

Au cimetière de Montmartre

Elles sont plutôt farouches, mais il est possible de les observer de près, notamment dans le grand houx qui borde le lac du parc des Buttes Chaumont. Dans notre arrondissement, le lieu le plus accueillant pour elles est le cimetière de Montmartre qui leur permet de se réfugier dans les arbres lors du passage de promeneurs, avant de redescendre dans les arbustes une fois l'alerte passée. Elles n'ont pourtant rien à craindre des humains urbains, alors qu'elles doivent se méfier des éperviers en maraude.

La grive litorne, (*Turdus pilaris*), niche dans les mêmes régions et les mêmes habitats que la grive mauvis, mais elle est aussi présente comme espèce nidificatrice dans l'Est de la France. Beaucoup plus grande et colorée, elle ne passe pas inaperçue lorsqu'elle arpente les pelouses des parcs urbains à la recherche de vers de terre et de larves d'insectes. Son plumage est remarquable et contrasté, entre un dos brun-chocolat, une tête gris cendré, un ventre blanchâtre marbré de roux et de noir, un croupion et un dessous des ailes blanc et une queue et des extrémités des ailes noires. Elle arrive à Paris lorsque le sol gèle dans d'autres régions et ne lui permet plus de se nourrir à terre.

À l'heure où nous écrivons ces lignes, à la mi-décembre, elles ont seulement été signalées en Seine-et-Marne, mais auront peut-être investi la capitale lorsque vous lirez cet article. Comme les merles et les autres grives, elles prospecteront alors les vergers à la recherche de pommes oubliées et les parcs urbains qui leur fournissent également des fruits de plaqueminiers (kakis) ou de poiriers de Chine qu'elles apprécient. N'oubliez donc pas, durant l'hiver : ouvrez vos yeux et vos oreilles, à la recherche des grives ! ●

JACKY LIBAUD

Bénéficiez de 10% de réduction*

CAMPUS LANGUES

CAMPUS LANGUES

vous propose TOUT AU LONG DE L'ANNÉE :

- Cours d'anglais intensifs en présentiel
- Coachings d'anglais général ou professionnel à distance
- Préparation aux tests et examens linguistiques
- Cours de français (FLE)
- Activités culturelles
- Ateliers thématiques



Institut Privé CAMPUS LANGUES
Tel : 01 40 05 92 42 ou 06 63 04 60 69
info@campuslangues.com
www.campuslangues.com

*sur présentation de l'annonce du journal.

EN JANVIER, C'EST LA NUIT DE LA SOLIDARITÉ

Coordonnée par la Métropole du Grand Paris, en lien avec la Ville de Paris et en partenariat avec l'Atelier parisien d'urbanisme, la Nuit de la solidarité aura lieu le 23 janvier.

Pour sa huitième édition, la Nuit de la solidarité a pour objectif de « *faire adhérer le plus grand nombre de communes à l'opération, analyser l'évolution des besoins des personnes sans-abri, réaffirmer le périmètre du décompte pour mieux y répondre et maintenir la dynamique fédératrice de l'opération participant à la création et au renforcement de liens entre les acteurs locaux* ».

L'an dernier, 3 491 personnes sans-abri ont été décomptées dans la nuit du 25 au 26 janvier, soit une hausse de 476 personnes (+16 %) par rapport à 2023. Une grande majorité des personnes décomptées vivait à la rue (75 %), loin devant les campements et les talus du périphérique (8 %) ou les gares SNCF (6 %) et RATP (5 %).

Pour rappel, 229 personnes (une de plus qu'en 2023) avaient été dénombrées dans le 18e, soit le cinquième rang des arrondissements de la capitale, loin derrière Paris centre qui comptait 658 sans-abris rencontrés.

Plus étonnant, c'est à l'extrémité de notre territoire, autour de l'hôpital Bichat et de la porte de Saint-Ouen, que le plus grand nombre de personnes a été décompté.

Pour réaliser le prochain recensement, près de 2 000 volontaires et travailleurs sociaux sillonneront les rues de la capitale, épaulés par une cinquantaine d'associations. Néanmoins, la Mairie manquant chaque année de bénévoles, il est possible de s'inscrire au cours du mois de janvier.

Pour ça, rendez-vous sur le site internet de la Nuit de la solidarité. ●

WILLIAM EVEN

BE-COSMO, UN COLLECTIF SOLIDAIRE QUI REDONNE VIE AUX IMMEUBLES

L'idée semble simple mais il fallait y penser : occuper de façon éphémère des locaux vacants pour répondre aux besoins d'artistes, d'artisans et d'associations.

Porté par Be-Association, Be-Cosmo est un collectif qui s'est déjà fait remarquer dans le 18e. Par la création de Be-Jazzy, un bar-restaurant culturel situé porte de Montmartre *(voir notre numéro 328)*, et d'espaces de coworking qui ont vu le jour après une initiative inédite vieille de dix ans : les randonnées roller du vendredi. Suite à la réussite de ce projet, le collectif est approché il y a quatre ans par le bailleur social Paris Habitat qui a engagé un plan de réhabilitation de ses logements sociaux – les habitations à bon marché, pour certains centenaires – afin de les adapter aux enjeux climatiques et énergétiques. C'est le cas des immeubles de la rue Charles Hermite, un ensemble de briques rouges construit à l'emplacement des anciennes fortifications.

Pour le bailleur, la question était de savoir que faire de ces logements vides qui attendent d'être mis en conformité par de gros travaux. Be-Cosmo y a répondu en proposant un projet permettant que 80 % des appartements vides soient transformés en résidences d'artistes et d'artisans, en locaux associatifs et en espaces de travail pour les entrepreneurs de l'économie sociale et solidaire. *« Pendant cette parenthèse, qui peut durer plusieurs années, nous transformons la plus grande partie en espaces de création ou de travail. »* ajoute Laure Hannecart, co-directrice de Be-Cosmo. Enfin, 10 % des appartements servent eux à la formation professionnelle, aux associations et aux bureaux.

Oser s'adresser en face

Le projet est séduisant pour le bailleur : Be-Cosmo paye les charges locatives, assainit les locaux et les sécurise en les occupant, donc évite les dépenses en surveillance, les dégradations et les occupations sauvages. En échange, le collectif a la possibilité de mettre en œuvre son projet social et solidaire sur un territoire donné. *« Nous créons un modèle économique qui permet de répondre à des besoins sociaux, en développant des services gratuits aux habitants : du soutien scolaire et des ateliers pour les enfants tous les mercredis, une formation numérique pour les gens éloignés de l'emploi ou même un thé pour les personnes âgées. On touche 300 familles, on accompagne 175 artistes et artisans, une quinzaine d'associations »*, explique Laure Hannecart. *« C'est la première fois qu'il y a un mélange d'activités au cœur même des immeubles,* souligne le co-directeur de Be-Cosmo, Ruben Grave. *On se mélange vraiment aux habitants. Et pour l'anecdote, une maman, qui ne s'était jamais permise d'emmener son enfant au Louvre, est allée visiter l'atelier de l'artiste peintre qui vivait sur le même palier qu'elle. »*

Pour ce qui est des fonds, ils proviennent des conventions signées avec les occupants, à raison de 20 € m² par mois tout compris : d'une part 15 € pour eau, électricité, chauffage, internet, accès aux espaces communs et 5 € qui correspondent à la mise en réseau, les partenariats, le lien avec les professionnels. Les associations sont subventionnées en partie par Be-Cosmo à hauteur de 5 € par mois, ce qui équivaut pour elles à un coût neutre sur la partie accompagnement. *« L'objectif est que ce soit le plus équitable et le plus juste possible pour les artistes et les artisans et que tout le monde comprenne à quoi sert l'argent. »*

Un vendredi par mois, un brunch permet à tout le monde de se retrouver et d'échanger. *« Deux associations ont été créées depuis notre arrivée, l'association des femmes et des mamans et celle de locataires,* conclut Laure. *Pour nous, c'est une façon de reconstruire la cité parisienne un peu différemment, retrouver la vie de faubourg qu'on a pu connaître quand on était plus jeunes. »* ●

DOMINIQUE BOUTEL

Exercice de style

CHARLOTTE GRIMONT

Cette rubrique est librement inspirée de la *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* de Georges Perec. Au lieu de la place Saint-Sulpice, différents endroits du 18e, pour saisir les gens, la vie quotidienne, les petits détails et le temps qui passe.

AVANT QUE LA FÊTE AIT COMMENCÉ

C'EST UN SOIR DU LONG DÉCEMBRE, quand la nuit se couche avant que la fête ait commencé. À Barbès, il y a toujours foule. L'hiver n'a chassé personne : pas plus les harceleurs de rue que les passants. Un grand gars interpelle une femme puis sort la tête de sa capuche et met ses deux doigts dans sa bouche pour la siffler. Imbécile, il regarde son copain en rigolant. Personne ne note, la rue continue de passer. Comme le soir tombe, les bars se remplissent. Le Brakadabar déborde d'adeptes qui peuplent le trottoir, au Paradis, on prépare le nouvel an autour d'un verre de blanc. Sur le trottoir d'en face, le mur affiche deux panneaux : est-on rue de Sofia ou rue de la Nation ? Un peu plus loin, la devanture du café Moulin, beaucoup trop éclairée pour un PMU, indique en sous-titre qu'il s'agit d'un « café de quartier ». Avis aux amateurs. Rue de Clignancourt, pères Noël et boules de neige décorent les vitrines des commerçants. À côté, la Croix-Rouge maraude, ils vont d'habitué en habitué. Vêtus de leurs tenues orange, poussette à bout de bras et thermos en main, ils parlent à tous ceux qui disparaissent dans les renfoncements de portes.

JEUDI 16 JANVIER

After ludique
L'association Home sweet mômes vous invite à son premier afterwork ludique. Jeux en bois, jeux vidéo, jeux d'ambiance, karaoké et crêpes seront au rendez-vous. À la salle Saint-Bruno, 9 rue Saint-Bruno, de 18 h à 22 h.

Héliogabale
Après *Fantaisies guérillères*, Guillaume Lebrun présente son nouveau roman, *Ravagés de splendeur*, dans lequel l'empereur Héliogabale devient une figure de la transidentité. Librairie Le Pied à terre, 9 rue Custine, 19 h 30.

Broderie et compagnie
Laetitia vous donne rendez-vous pour broder en compagnie. Elle vous aidera à faire vos premiers points ou vous guidera dans vos projets. Bibliothèque Robert Sabatier, de 18 h à 21 h, sur inscription.bibliotheque.robert-sabatier@paris.fr

Documentaire
Projection-débat *Les Incorrectes, Alice Milliat et le début du sport au féminin*, d'Anne-Cécile Genre. Autour des pionnières du sport féminin. À la bibliothèque Goutte d'Or, 2-4 rue Fleury, de 19 h à 20 h 30.

VENDREDI 17 JANVIER

Poésie brulante
L'écrivaine Chloé Delaume invite Alex Tamecylia pour la sortie de son livre *Les féministes t'encouragent à quitter ton mari, tuer tes enfants, pratiquer la sorcellerie, détruire le capitalisme et devenir trans-pédé-gouine.* Lecture et dédicace à La Régulière.

SAMEDI 18 JANVIER

Rencontre autour de la cuisine
Cuisine de la nation de Genevieve Zoia et Laurent Visier. Une enquête de 4 ans sur les « cuisines centrales » – et un plaidoyer pour une école qui fasse sa vraie place à la cuisine, au corps, au sensible, à la Terre. Librairie Le Rideau rouge, 42 rue de Torcy, 17 h.

MARDI 21 JANVIER

Café santé seniors
Un nouveau thème pour aider les seniors à rester en bonne santé : connaître le bien-être santé sans médicaments (hors indispensables). La Terrasse, 73 rue Marcadet à 15 h 30, sur invitation contact@vive-les-seniors.fr

À LA CHAPELLE, ON PASSE À LA CONSIGNE

Le marché de l'Olive a inauguré un circuit de consigne d'emballages plastique. Une grande première à Paris.

Une petite salade à manger sur le pouce ou un couscous à emporter et une fois rentré chez vous, les emballages partent à la poubelle, à peine vidés. C'est ainsi qu'à Paris, sont générées tous les jours quinze tonnes de déchets plastique uniquement pour la vente à emporter. La solution ? Passer à l'emballage consigné, comme le propose le marché de l'Olive depuis un mois.

Le principe est simple, votre salade ou votre couscous vous est servi dans un contenant consignable (en plastique ou en verre) à la place des barquettes jetables à usage unique habituelles.

Payé de 3 à 5 € (suivant la taille) au commerçant, vous le rapportez ensuite au marché (pas besoin de le laver) et le rendez soit à un des commerçants participants soit, encore mieux, à la borne installée par l'entreprise Bibak à l'entrée du marché. La machine lit le QR code de votre contenant et vous rembourse directement sur votre carte bancaire. Le tour est joué en une minute !





Jean-Claude N'Diaye x2

Les deux sœurs, Ingrid et Fabienne, de la charcuterie-traiteur Campin devant la borne Bibak (à gauche) et les contenants consignables en plastique lavable et réutilisable (à droite).

Les contenants sont ensuite collectés en vélo-cargo deux à trois fois par semaine par OECO porté par le Groupe économique solidaire (GES) Villette emploi pour être lavés dans leur station de lavage à La Villette, à un petit kilomètre du marché, par des salariés en réinsertion. Autant d'emplois locaux, non-délocalisables, qui s'inscrivent complètement dans l'économie sociale et solidaire.

Et les commerçants ?

Certains n'ont pas encore franchi le pas mais Abder des Saveurs du Sud, « *va le faire* » et Aissa, qui propose ses délices sénégalais, « *y réfléchit* ». Pasta, traiteur italien, a choisi les contenants en verre tandis que Dina propose les trois contenants pour ses produits portugais et est heureuse que « *ça commence à marcher* ». Ali, le traiteur marocain, est très partant et souligne qu'il va « *économiser environ 3 000 € par an en boîtes plastique* ». Le fromager Au bon fromage n'a pas eu les contenants qu'il souhaitait (malgré la concertation mise en place au préalable) mais « *va s'adapter et de toute façon, c'est mieux que zéro* ». Et Fabienne, charcutière, une des premières à adopter ce nouveau système et très motivée, le propose systématiquement à sa clientèle. Enfin, le traiteur thaï Bangkok bistronomie souligne que c'est « *moins adapté à leur clientèle, plutôt des personnes qui travaillent dans le quartier et qui ont plus de mal à rapporter les contenants* » mais participe néanmoins à cette initiative.

Début prometteur pour une expérimentation qui doit durer un an, puisque environ 50 contenants ont été distribués en une semaine suite à l'inauguration du 7 décembre. Alors, pour éviter l'agrandissement du sixième continent, consignons ! ●

SYLVIE CHATELIN

COMPARUTION IMMÉDIATE

"Je suis tombée dans la drogue pour des raisons géographiques"

Les femmes ne sont pas nombreuses à comparaître devant la 23e chambre du tribunal correctionnel de Paris. Anna figure parmi les exceptions.

Toute frêle et confuse dans le box des prévenus, Anna*, 44 ans, reconnaît les faits d'emblée. De toute façon un voisin l'a vue entrer dans un appartement du XXe arrondissement – pas le sien – et ressortir avec une valise. « *J'avais forcé les boîtes aux lettres et trouvé des clefs* », avoue-t-elle, honteuse. La perquisition de son domicile a permis de retrouver une console de jeu et un vélo, reliquat d'un précédent larcin. Anna a docilement indiqué l'ordinateur portable caché derrière son lave-linge : « *Je reconnais que c'est pas bien ce que j'ai fait. Je ferai mon possible pour réparer.* » Une trottinette manque en effet à l'appel. Déjà revendue. Ce n'était pas le premier cambriolage d'Anna. Déjà onze mentions figurent à son casier judiciaire. Pas non plus la première fois qu'elle connaîtra la prison. Elle venait d'être libérée d'un bracelet électronique trois mois auparavant. « *Pourtant,* souligne son avocate, *entre 2015 et 2023, aucun délit à lui reprocher, parce qu'alors elle travaillait.* » Anna possède plusieurs diplômes, un CAP de cuisine et un BEP comptabilité. Gages de réinsertion potentiels selon l'avocate. Anna est aussi toxicomane depuis 25 ans : « *Je suis tombée dans la drogue pour des raisons* "géographiques", *mes fréquentations quand on habitait en face de la colline du crack.* » La famille a depuis quitté le quartier. Mais l'addiction a la vie dure. Plusieurs tentatives de désintoxication ont été entamées. La prévenue est actuellement sous subutex, mais consomme toujours du crack deux fois par semaine. « *Et là j'étais en manque.* » La mère d'Anna, présente dans la salle, échange des petites moues d'impuissance avec sa fille. La procureure requiert 18 mois fermes dont huit avec sursis. « *Ce n'est pas ce qui arrangera ses problèmes de santé* », plaide l'avocate. La sanction tombe : 12 mois, dont quatre avec sursis. Résignée, sa mère s'approche et l'embrasse tendrement avant qu'Anna ne parte en détention. ●

SANDRA MIGNOT

* Le prénom a été modifié.

ÇA CONTE POUR NOUS

Les espaces accueillant conteurs et amoureux de la narration sont nombreux dans l'arrondissement. Petite sélection de ces lieux où contes, récits de vie et autres histoires nourrissent les oreilles des passionnés, des curieux et des néophytes.



Claire Garrigue et Miléna Martin

Coraline Simon



Clémence Marioni

Francis Théry

LE SOLEIL DE LA BUTTE

Ce restaurant de quartier de bon accueil propose des contées une semaine sur deux depuis presque dix ans, avec le collectif de conteurs et conteuses Histoires et Compagnie. Les spectacles ont lieu au sous-sol de la salle de restauration le lundi à partir de 20 heures.

Le 13 janvier, le restaurant situé au 32 rue Muller accueillera la traditionnelle scène ouverte de début de trimestre, intitulée cette fois-ci « Cabaret contes ». Une proposition tout public, à partir de 12 ans (participation de 5 €).

Puis le 27 janvier, toujours à 20 heures, **Clémence Marioni**, d'une voix enchanteresse, présentera *Liberté*. Un récital conté alternant contes et chants de tradition orale, qu'elle accompagne d'instruments de musique collectés lors de ses voyages : didgeridoo, ukulélé, hang, etc. Une soirée également tout public qui ravira les grands comme les petits (participation de 10 €).

LES INITIÉS

Un bar-restaurant chaleureux situé 84 rue Championnet, avec qui **Sonia Tissot**, tisseuse de rêves et de liens, organise des soirées, un jeudi par mois. Cette courageuse initiative réunit les gourmands et gourmets d'histoires dans l'arrière-salle de cet établissement. Une petite scène et salle intime permettent d'approcher l'ambiance des veillées d'autrefois, autour du conteur. Il ne manque qu'une cheminée ! Chacun est salué et invité à prendre part à la soirée. Une chance de proximité pour les habitants des quartiers Simplon, Clignancourt, Jules-Joffrin.

Le 16 janvier, ils auront l'occasion d'écouter **Martine Mangeon** qui dira des contes collectés jadis dans les lavoirs. Les contées ont lieu à 19 h 30



Sonia Tissot

Clémence Marioni

(participation de 10 €). Signalons que la restauration est possible avant ou après le spectacle – beaucoup de choix et à des prix très abordables.

LE PETIT NEY

Café littéraire associatif installé au 10 avenue de la porte de Montmartre, il accueille depuis 2021 le collectif Contes à croquer, un samedi par mois (prochain rendez-vous le 11 janvier).

De 16 h à 19 h se déroulent les ateliers d'initiation à la pratique du conte à partir de 16 ans. Ces derniers sont proposés par **Antonietta Pizzorno**, conteuse, comédienne, réalisatrice et scénariste. Elle coordonne la programmation des artistes engagés pour les veillées, lesquels viennent de tous les horizons et de toutes les cultures. Toute parole est la bienvenue : récit de voyage, récit de vie… tout ce qui raconte une histoire. Une fois par an, une grande soirée est consacrée au multilinguisme et à la défense de la nécessité de conter dans sa langue d'origine.

Ensuite, la soirée se déroule en deux temps. De 19 h 30 à 20 h 15, une scène ouverte est animée par d'autres membres du collectif Contes à Croquer – **Martine Compagnon**, **Violaine Robert**, **Philippe Imbert** –, permettant à chacun de participer, avec une contrainte de temps.

À 21 h, après un dîner végétarien (réservation au 01 42 62 00 00) concocté par l'équipe du Petit Ney, les racontées commencent. Le 11 janvier donc, **Claire Garrigue** et **Miléna Martin**, l'une conteuse et l'autre musicienne, présenteront *L'Envol de la forêt*, composé de récits « *empruntant des chemins à hauteur d'étoiles pour visiter les forêts profondes de nos mondes intérieurs* ». (25 € par atelier ou 20 € pour ceux qui restent à la soirée contes ; spectacle seul : 10 € ou formule spectacle + dîner : 18 €.)

D'autres lieux de l'arrondissement font aussi la part belle aux contes de manière plus ponctuelle ou pour les plus petits. Au Bar commun (135 rue des Poissonniers), par exemple, comme tous les artistes, ceux qui partagent « des histoires de leur bouche » sont les bienvenus.

Enfin, certaines bibliothèques ne sont pas en reste non plus. C'est le cas de Jacqueline de Romilly qui a organisé en septembre dernier une déambulation contée-jouée sous forme d'enquête au milieu de ses rayons. Et chaque mois, elle organise « Les histoires de Jacqueline ». Réalisées à tour de rôle par les bibliothécaires de la porte de Montmartre, ces lectures (gratuites) s'adressent aux enfants de 2 à 6 ans. Le prochain rendez-vous aura lieu le 25 janvier à 10 h 30.

Quant à la bibliothèque Robert Sabatier, les histoires sont contées le premier samedi du mois pour les 0-3 ans et le troisième samedi du mois pour les 4-6 ans. Finalement, ça conte pour eux aussi. ● LAURENCE VITALIS

Bertrand Belin
Le chanteur, auteur et comédien Bertrand Belin, présentera son nouveau livre *La figure*, un récit pudique et joueur qui détourne l'aveu autobiographique dans un langage fracassant. Librairie Le Pied à terre, 19 h 30.

MERCREDI 22 JANVIER

Le P'tit concert
Musique vocale polyphonique française du XXe siècle (Debussy, Saint-Saens, Poulenc, Hindemith) avec la chorale de la Goutte d'Or sous la direction de Louise Marty. À FGO Barbara, 20 h, participation libre.

JEUDI 23 JANVIER

Poésie existentielle
Soirée avec Benoit Sudreau, auteur de *L'approche*, recueil de poèmes dans lesquels l'écrivain dépeint l'existence et ses moments ordinaires. Librairie Le Rideau rouge, 19 h 30.

SAMEDI 25 JANVIER

Silence(s)
Invitation à une immersion unique dans l'univers du silence, à travers une série d'expositions, de performances et d'échanges. Maison de la conversation, 10 rue Maurice Grimaud, de 18 h à 21 h le 24 et de 10 h à 19 h le 25, gratuit, réservation conseillée.

JUSQU'AU 28 JANVIER

Expo BD
Autrice et auteur de bandes dessinées, l'Allemande Anna Haifisch et le Suisse Nando von Arb, tous deux publiés par les éditions MISMA, proposent une exposition en binôme à la librairie La Régulière. Ils y feront une double dédicace de 18 h à 20 h 30.

MERCREDI 29 JANVIER

Art et histoire
L'historienne d'art contemporain et critique d'art, Elvan Zabunyan, parlera de *Réunir les bouts du monde - Art, histoire, esclavage en mémoire*, aux éditions B42. Librairie Le Pied à terre, 19 h 30.

MERCREDI 29 ET JEUDI 30 JANVIER

Kurt Cobain
L'actrice Béatrice Dalle, le rappeur Youv Dee et le musicien Bastien Burger célèbrent le chanteur de Nirvana disparu il y a 30 ans. Théâtre de la Ville, 31 rue des Abbesses, 20 h, réservation sur theatredelaville-paris.com



BIENVENUE EN GALICE

Comme la tradition locale le veut, A Nosa Casa Galicia propose une multitude de tapas. Uniquement ouvert le week-end, ce restaurant mérite qu'on s'y arrête.

Géré par l'association du même nom fondée en 1963, le restaurant A Nosa Casa Galicia a ouvert ses portes il y a déjà 24 ans. À l'intérieur de la salle, qui jouxte une pièce contenant une petite bibliothèque de livres galiciens, fanions, drapeaux, posters et peintures, tout renvoie à cette communauté autonome située au nord-ouest de l'Espagne. Ça chante en cuisine, ça cause en espagnol au comptoir et à la télé, branchée sur une chaîne locale, un reportage culinaire ravive les papilles. Mais ce n'est rien à côté du menu, qu'il convient de scruter avec un verre de vermouth rouge légèrement salin ou une bière blonde locale Estrella Galicia.

Des petits plats en veux-tu en voilà

Parmi les classiques de la cuisine galicienne, on retrouve ici un empanada fabriqué avec une pâte à base de farine de blé, de saindoux, de vin blanc et de levure, les anchois à la



À gauche : les crevettes à l'ail, ci-dessous le poulpe accompagné de pommes de terre cuites avec la peau et tout en bas, l'emblème de la Galice qui orne l'arrière du comptoir.





DR x3

galicienne marinés dans du vinaigre et du citron ou encore un délicieux poulpe accompagné de pommes de terre cuites avec la peau. Évidemment, difficile de faire l'impasse sur les indémodables de la cuisine ibérique, comme le jambon serrano, servi seul ou incorporé dans des croquetas, la tortilla, les patatas bravas accompagnées d'une sauce tomate relevée et légèrement fumée, ou les fondants piments de Padrón boursouflés au sel.

Enfin, indissociables de la cuisine galicienne, le poisson et les fruits de mer ne manquent pas à l'appel, que ce soit avec les fritures de petits poissons ou de calamars, les crevettes à l'ail ou les palourdes.
Tous ces tapas sont servis dans des petits plats en terre cuite et coûtent entre 4 € et 13 €. Idéal pour multiplier les découvertes à plusieurs, d'autant que des plats sont aussi proposés en fonction des jours et des arrivages. Exemple avec la morue et le bacalao à la galicienne, ou encore le lomo adobado, de tendres filets de porc marinés dans du piment et du paprika. Point bonus, si vous voulez manger une paëlla, il est possible de la réserver une semaine à l'avance, au minimum pour quatre personnes. Et si vous avez encore faim, quelques douceurs sont également proposées en fonction des week-ends, dont la fameuse tarte de Saint-Jacques de Compostelle. Ça tombe bien, car après tout ça, une balade digestive ne sera pas de trop. ●

MAXIME RENAUDET

A Nosa Casa Galicia, 91 rue du Ruisseau (M° Porte de Clignancourt), ouvert le vendredi et le samedi (12 h- 22 h 30) ainsi que le dimanche (12 h-16 h 30).

DE NOUVEAUX LIEUX SÛRS LE LONG DU TRAMWAY T3B

De Porte Dauphine à Porte de Vincennes, 64 nouvelles « *safe place* » ont été inaugurées afin de continuer à lutter contre les violences sexistes et sexuelles dans les transports en commun.

En décembre 2023, le magasin Relay de la station de RER Auber (9e) était devenu le premier lieu sûr inauguré par Île-de-France Mobilités, la RATP et la start-up Umay. Presqu'un an plus tard, il y a désormais 79 enseignes labellisées « *safe place* » dont 64 ont été récemment inaugurées aux abords de la ligne de tramway T3B, laquelle comporte au total trente-trois arrêts, dont huit rien que dans le 18e arrondissement. L'objectif : lutter contre les violences sexistes et sexuelles dans les transports en commun (en hausse de 15 % en 2023), en proposant aux usagers des lieux sécurisés où ils peuvent être accueillis, rassurés et renseignés s'ils sont victimes de harcèlement à proximité.

Une application mobile

Pour remplir cette mission annexe mais d'utilité publique, les employés de ces lieux sûrs sont formés à la compréhension de ce que sont les violences



Pline / Wikimedia Commons

sexistes et sexuelles. Une formation assurée par Umay, application mobile gratuite, citoyenne et solidaire qui permet de sécuriser ses déplacements et de lutter contre le harcèlement de rue. Comment ? En signalant son trajet à ses proches, en géolocalisant des lieux sûrs et en signalant un comportement déplacé, un harcèlement, ou une agression, lequel sera par la suite transmis à l'Observatoire des violences sexistes et sexuelles.

Forte de plusieurs partenariats avec des collectivités, comme la ville de Rouen, la start-up s'appuie sur un réseau d'environ 6 500 commerces qu'elle labellise « *safe place* » et elle fait suivre aux salariés des sessions pédagogiques afin d'accueillir les victimes avec empathie et bienveillance.

En complément de l'inauguration de ces 64 nouveaux lieux sûrs, tous disponibles sur l'application Umay, 5 500 agents de station et 1 000 agents de sécurité sont formés depuis 2021 pour accueillir les victimes et les orienter. Pour ces dernières, il suffit d'interpeller ou de contacter ces agents via les bornes d'appel des stations. Il existe aussi un numéro d'alerte gratuit pour signaler toute agression ou acte de harcèlement sur le réseau francilien. Ce numéro 3117, et par SMS 31 17 7, est disponible 24 h/24. ●

WILLIAM EVEN

NADER GHANDRI, RETOUR AUX SOURCES

Le footballeur international tunisien Nader Ghandri est revenu dans son quartier d'enfance pour participer à une soirée de gala. On y était.



Ange Gabo x2

Jeudi 12 décembre, la Goutte d'Or a vibré grâce à un événement festif organisé par la section football des Enfants de la Goutte d'Or (EGDO) au FGO-Barbara. Un événement unique qui a réuni anciens du club, familles, joueurs et joueuses. Parmi eux, Nader Ghandri, footballeur professionnel qui a enfilé le maillot des EGDO plus jeune.

La soirée a débuté avec l'hymne du club chanté par les jeunes licenciés qui l'ont créé au FGO-Barbara, aidés par Mustapha Amokrane alias Mouss, compositeur du groupe de musique Zebda, également présent ce soir-là. Un moment de fierté collective qui a renforcé le sentiment d'appartenance à ce club mythique du 18e, coordonné par Jacques Mendy et Nasser Hamici qui contribuent à l'éducation des jeunes par le sport depuis les années 80. Les jeunes pousses et leurs éducateurs ont été rejoints sur scène par Nader Ghandri qui a lui aussi fait chauffer ses cordes vocales. Une séquence qui en dit long sur le rapport que le joueur entretient avec le quartier et le club de son enfance.

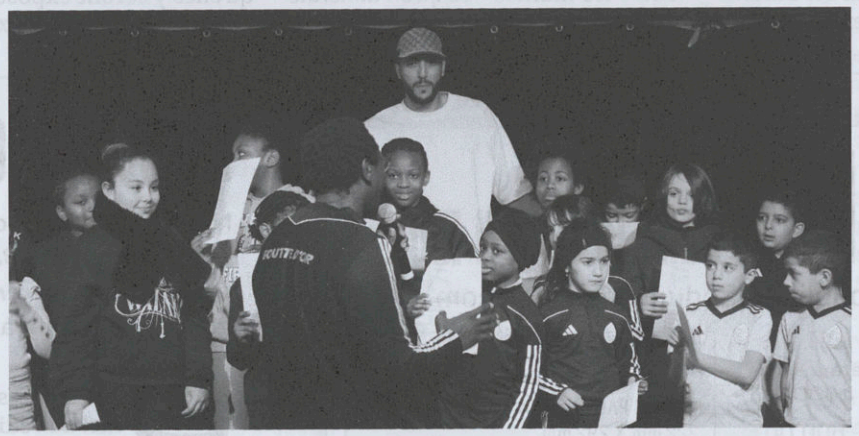
La tête sur les épaules

En 1999, Nader a démarré le football à 4 ans pour en faire le moteur de sa vie. Il a passé neuf ans aux EGDO. Avec un moment mythique en 2006, quand il a participé au tournage d'une publicité pour la marque Nike, aux côtés d'autres enfants du quartier comme Imène Slimani, joueuse référence de la Goutte d'Or, mais aussi et surtout de Lilian Thuram, champion du monde 98.

À l'époque, Nader n'est pas le plus fort de sa génération. Pourtant, aujourd'hui, il est un des seuls de cette époque pour qui le foot est un rêve devenu réalité. « *Mais il faut que ce soit un plaisir avant de devenir un métier. Il faut rêver tout en ayant la tête sur les épaules* », a-t-il martelé lors de la table-ronde qui a suivi la présentation de l'hymne des EGDO. À ses côtés, Jacques Mendy et Fatou, une maman du quartier évoluant dans l'équipe féminine du club, ont discuté sur le thème de la culture et du sport comme outils d'accomplissement. L'occasion pour eux de partager leur parcours, leurs souvenirs et leurs conseils pour les jeunes. Nader Ghandri a tenu à rappeler l'importance des éducateurs associatifs, qu'il voit comme une « *aide complémentaire aux parents pour l'éducation des enfants, l'enseignement des règles du jeu et de la vie dès le plus jeune âge, mais aussi des valeurs importantes comme le respect de chacun et le vivre-ensemble* ».

La main sur le cœur

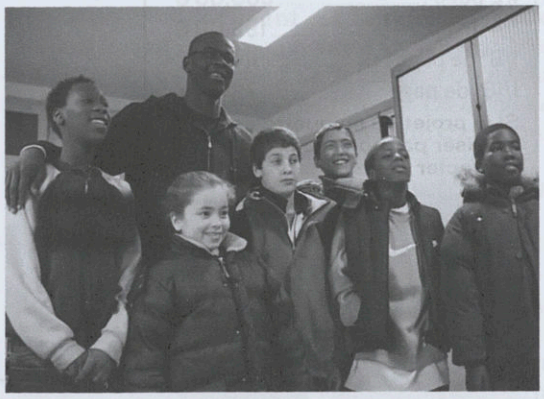
Après cette table-ronde inspirante, Nader Ghandri a participé à une distribution de vêtements de la marque Couleur. Il était attendu dans la foulée au gymnase de la Goutte d'Or pour donner le coup d'envoi d'un match de gala avec des anciens joueurs, des mamans, des jeunes du club, des salariés de FGO-Barbara et des acteurs associatifs du quartier. Toujours avec le sourire, Nader a répondu aux nombreuses sollicitations.



En plus d'avoir retrouvé ses anciens éducateurs, dont Nasser Hamici, Nader Ghandri est monté sur scène avec les jeunes pousses des Enfants de la Goutte d'Or. Dix-huit ans plus tôt, c'est lui qui prenait la pose, tout sourire, aux côtés de Lilian Thuram après le tournage d'une pub pour Nike.

La soirée s'est poursuivie au FGO-Barbara avec un repas partagé par une centaine de personnes. L'occasion d'échanger sur des projets et opportunités locales, et de se rappeler que les exemples de réussite footballistique dans le quartier sont nombreux. Comme Ibrahim Ba, huit sélections avec la génération 1998 des Bleus, Khalilou Fadiga, quart-de-finaliste de la Coupe du monde 2002 avec le Sénégal, ou les sœurs Slimani, Chahira et Imène, qui sont devenues des références dans le foot féminin. Lui, Nader évolue cette saison à Akhmat Grozny, un club tchétchène du championnat russe. Bientôt âgé de 30 ans (il les fêtera en février), il compte déjà onze ans de carrière professionnelle avec des expériences en Asie, en Afrique et en Europe. Joueur de grande taille (1m97) passé du poste de milieu de terrain à celui de défenseur central, il a vécu ses plus belles expériences avec la Tunisie, son pays d'origine.

En club, il a contribué au titre de champion de Tunisie du Club Africain en 2015, développant une relation privilégiée avec les supporters de ce club où il a tout donné pendant cinq saisons. En sélection, il a notamment vécu une année 2022 inoubliable en aidant la Tunisie à se qualifier pour la Coupe du monde au Qatar, où elle a battu la France lors du troisième match de poule. Avec les aigles de Carthage, il espère en 2026 faire briller son pays lors de la Coupe d'Afrique des nations et la Coupe du monde. Sa force ? Savoir surmonter les difficultés du monde du football : choix discutables des entraîneurs, clubs en difficulté pour payer, systèmes de recrutements précaires et traitements peu attentionnés de certains agents.



DR

En parallèle de sa vie de sportif de haut niveau, il est l'ambassadeur de l'association humanitaire africaine Neeya qui a pour intention de venir en aide aux enfants, femmes et hommes les plus démunis, notamment dans leur accès à l'eau, à l'éducation et à l'autosuffisance alimentaire.

Nader Ghandri, un enfant de la Goutte d'Or qui utilise un ballon pour rendre fier un quartier, un pays et un continent. ●

VIVIEN BOYIBANGA

PORTRAITS DE MAÎTRES DÉTOURNÉS

De jeunes écolières se sont transformées en photographes de portraits à la mode des grands maîtres de la peinture. En résulte une exposition bluffante d'originalité et de maturité.

Après une exposition photo en juin dernier sur le thème de la nature en ville, six écolières âgées de 8 à 11 ans ont relevé un nouveau défi. Accompagnées par les photographes Jeannine Bennecib et John Conley, membres de l'association Les photographes attentifs, elles se sont mises dans la peau de photographes de portraits, mais aussi dans celle de grands maîtres de la peinture.

Durant huit séances hebdomadaires, dont une sortie au Quai de la photo (13e), elles se sont familiarisées à la technique du portrait photo, notamment la lumière et la composition. Elles ont fait de même avec des tableaux de grands maîtres, qu'elles ont reproduits pour donner lieu à une exposition photo. Présentée début décembre à l'Echomusée, la galerie associative du quartier, elle est désormais visible au local des Enfants de la Goutte d'Or, partenaire de l'atelier. Cette exposition est bluffante de par son concept et sa réalisation. En effet, Djariou, Isra, Yasmine, Fatoumata, Ilyne et Rym ont chacune choisi un portrait célèbre dans l'histoire de la peinture. À l'aide de costumes et des techniques de photo qu'elles ont apprises, elles l'ont reproduit une première fois avant de le décliner dans une version personnelle.

La jeune fille à la pieuvre

Ainsi, alors que *La Sybille* d'Elisabeth Vigé-Lebrun et *La Joconde* deviennent respectivement diabolique et rock'n'roll, Frida Kahlo se retrouve affublée d'un peignoir. *La Jeune fille à la perle* de Johannes Vermeer est elle coiffée d'une pieuvre et *La Dame à l'hermine* de Léonard de Vinci termine avec une raquette de tennis entre les mains. « *Ce qu'on aimerait faire maintenant,* explique Lydie Quentin, présidente d'EGDO, *c'est de les emmener dans chacun des musées où sont exposés les tableaux qu'elles ont reproduits.* » Et qui sait, peut-être qu'elles y seront exposées un jour. ●

MAXIME RENAUDET





Isra et Yasmine x2

Jusqu'au 17 janvier, aux Enfants de la Goutte d'Or, 25 rue de Chartres (M° Barbès-Rochechouart), de 14 h à 19 h 30. Entrée gratuite.

VOTRE PUB dans le 18e du mois

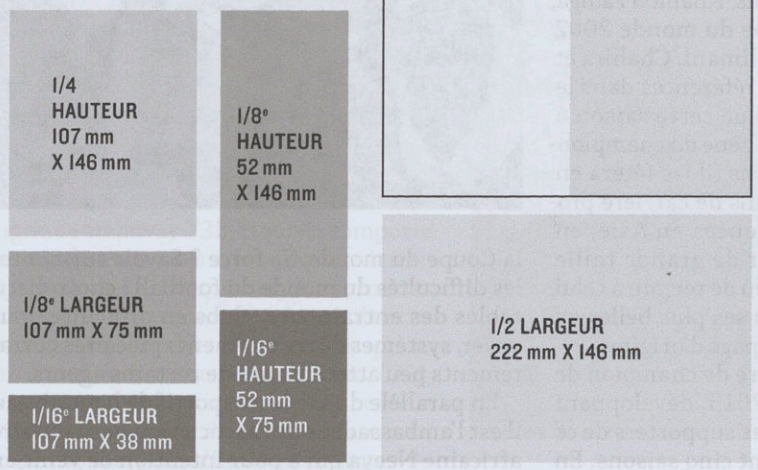
Contact : publicite18edumois@gmail.com

TARIFS TTC

Pour une publicité prête à être imprimée (PDF ou JPG à 300 dpi).

1 pleine page :	600,00 €
1/2 page :	360,00 €
1/4 de page :	192,00 €
1/8e de page :	114,00 €
1/16e de page :	72,00 €

Si le projet de maquette est à finaliser par nos soins, nous contacter pour les tarifs.



TARIF DES PETITES ANNONCES

Gratuites pour les associations abonnées jusqu'à 240 signes (si l'association est abonnée sous le nom du président, prière de nous le signaler).

Pour les autres annonceurs : 15 € jusqu'à 240 signes. Au-delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires.

BARBÈS, BERCEAU DE LUTTES ET DE MUSIQUE

Native de l'arrondissement, Hajer Ben Boubaker est l'autrice de *Barbès Blues, une histoire populaire de l'immigration maghrébine*, qu'elle vient présenter à la Goutte d'Or.

Publié le 27 septembre dernier aux éditions du Seuil, le livre d'Hajer Ben Boubaker rencontre un franc succès. Parce qu'il nous fait traverser avec elle huit décennies d'histoire des migrations, dans un quartier où immigration et musique ont toujours fait bon ménage.

Voilà les deux sujets de prédilection de la chercheuse franco-tunisienne née à Pigalle. Après des études d'histoire et de sciences politiques à la Sorbonne, elle travaille dans l'associatif et participe à la recherche de personnes disparues en mer Méditerranée. À la même époque, Hajer – fan de raï depuis ses années au collège – partage des archives de chanteurs et chanteuses maghrébins. Lui vient alors l'idée de créer en 2018 Vintage Arab, un podcast sur « *le patrimoine musical arabe et les genres musicaux arabes* ».

Là encore, le succès est au rendez-vous. Comme en 2021, quand elle commence à produire pour France Culture des documentaires audios dans lesquels se côtoient musique et luttes de l'immigration. L'on peut citer ses deux podcasts consacrés à deux chanteuses engagées, *Taos Amrouche, une déchirure algérienne* et *Myriam Makeba, voix de l'Afrique*, sans oublier sa formidable série sur l'histoire algérienne du raï.

De l'audio à l'écrit

Puis en 2024, l'historienne et documentariste de 33 ans sort son premier ouvrage, *Barbès Blues, une histoire populaire de l'immigration maghrébine*, dans lequel elle ressuscite « *des personnages, des épopées, des anecdotes et des tragédies. Autant de symboles d'une communauté de destin, l'immigration maghrébine, qui dans un dédale de rues minuscules, s'est construit un monde immense.* »

Un essai de plus de 300 pages salué par la critique et qui continue de voyager. Hajer Ben Boubaker viendra en effet le présenter à la bibliothèque de la Goutte d'Or, en compagnie de son éditeur et de la librairie La Régulière, pour une rencontre placée sous le signe de la mémoire politique et sonore. ●

WILLIAM EVEN

Samedi 15 janvier, à la Bibliothèque de la Goutte d'Or, 2-4 rue Fleury (M° Barbès-Rochechouart), de 15 h 30 à 17 h 30. Rencontre gratuite mais réservation conseillée : bibliotheque.goutte-dor@paris.fr


À partir de ce début d'année, le Nouveau Ney sera ouvert du mardi au vendredi.


À midi, c'est le rush en cuisine.


L'ensemble de l'équipe du restaurant.

UN NOUVEAU RESTO DANS L'ESCARCELLE D'ACTIV'18

À Charles Hermite, tout proche du 19e arrondissement, un nouveau restaurant ouvert le midi est animé par d'anciens chômeurs salariés de l'entreprise Activ'18. Visite.

Le Nouveau Ney : voilà une nouvelle adresse dans un lieu totalement refait à neuf pour déjeuner dans un quartier (au 2 boulevard Ney, tout près de la porte d'Aubervilliers) qui en manque terriblement. Ce n'est pas l'initiative d'un entrepreneur, mais celle de l'entreprise à but d'emploi Activ'18 qui, depuis deux ans maintenant, cherche à donner une activité salariée utile socialement à des chômeurs de longue durée dans le quartier Charles Hermite.

Huit salariés dont cinq à temps plein

Espéré avant les Jeux olympiques *(voir notre numéro de janvier 2024)*, ce nouveau né a finalement ouvert ses portes en décembre, d'abord sur un rythme de deux ouvertures le midi par semaine. À partir de ce début d'année, le resto proposera des plats (sur place ou à emporter) du mardi au vendredi. Et nouveauté, il sera ouvert toute la journée, de 9 h 30 à 18 h.

Embauchée depuis trois mois comme coordinatrice de l'alimentation chez Activ'18, Margault Voïta est notamment en charge du Nouveau Ney. *« Actuellement le restaurant tourne avec huit salariés dont cinq à temps plein*, explique-t-elle. *Les salariés interviennent également à la cantine solidaire que nous avons ouverte depuis quelques mois, à la gare des Mines. Ce lieu tout proche nous permet de préparer tous les desserts du restaurant et de répondre à des commandes de traiteurs. »* La carte du restaurant propose, outre les entrées et desserts, deux plats principaux dont l'un est végétarien. Ce mercredi 11 décembre, soit le troisième jour d'ouverture, on avait ainsi le choix entre un tiep poulet et un chou-fleur rôti sauce parmesan, pour un prix de 8 € (le menu entrée-plat-dessert est à 12 €).


Au Nouveau Ney, le menu entrée-plat-dessert est à 12 €.

Jean-Claude N'Diaye x4

Retrouver un travail qui nous plaît

Mais attention, le Nouveau Ney est plus qu'un restaurant. *« En 2025, nous allons proposer des ateliers ouverts à tous, consacrés aux questions de nutrition ou de gestion des déchets »*, annonce Margault Voïta. Cette dernière rappelle qu'Activ'18, fort de 48 salariés, intervient déjà dans le quartier Charles Hermite à travers les Éclaireurs qui, à la demande de Paris Habitat, vont au-devant des habitants pour accompagner tous les changements dans le quartier et rendre des menus services. Pour Souad, travailler au Nouveau Ney est un retour aux sources. *« J'ai fait partie des onze premiers salariés d'Activ' 18*, raconte cette dame quinquagénaire. *Depuis deux ans, j'ai fait différents types d'activités comme la vente de vêtements dans la boutique rue Tristan Tzara ou les services aux personnes âgées. Mais ce que j'attendais, c'était l'ouverture du restaurant. »* Malgré la fatigue du service (35 couverts ce midi), Souad a le visage illuminé : *« Je suis comme un poisson dans l'eau ici. Je suis dans mon univers. »* Son collègue Chastel, lui aussi présent depuis les débuts à Activ'18 après quatre ans de chômage, a fait un long passage par l'activité de nettoyage. Avec le Nouveau Ney, il revient à ses premières amours. *« Avant, j'ai travaillé pour des restaurants italiens »*, raconte-t-il. Il est aux fourneaux et manifestement, ça le rend heureux. Et puis Souad souligne un autre avantage d'être salariée de ce restaurant de quartier. *« On ne travaille plus les week-ends et jours fériés. On a plus de temps pour nos familles. »* Retrouver un travail qui nous plaît sans en être esclave... qui dit mieux ? ●

NOËL BOUTTIER

QU'EST-CE QU'IL Y A ? LÀ LÀ LÀ...

Rédigé et réalisé par des bénévoles, un nouveau journal local a vu le jour.

Sorti pour la première fois en juin dernier, le journal *Là Là Là*, qui a l'ambition de sortir quatre numéros par an, se focalise sur le territoire entre La Chapelle et Valentin-Abeille, encadré par les voies ferrées et incluant les jardins d'Éole. Ce journal entend nourrir la vie locale foisonnante en restituant aux habitants les initiatives locales. *« Un de nos objectifs est de présenter notre quartier, ses populations et notre vivre-ensemble sous un jour différent, contrairement aux autres médias qui ont tendance à le dénigrer ou le stigmatiser »*, explique Caroline Lepeu, directrice de publication à l'initiative du projet.

Dans *Là Là Là*, chaque page est conçue avec soin, avec des dessins ou des photos réalisés par des artistes locaux. Les écrits sont structurés en deux parties : d'une part des textes abordent de manière diverse un thème précis *(le numéro 2 traite de l'éducation)*, d'autre part une sélection d'articles plus généraux. Les axes fondamentaux de la publication sont l'éducation, l'art, le développement durable.

D'un format à glisser dans sa poche

Dans une certaine mesure, *Là Là Là* est intemporel, car n'y sont présentés ni agenda ni actualités. Il traite de thèmes variés et prend plutôt le parti de mettre en avant la diversité existante en vue de la soutenir. Pratique, d'un format à glisser dans sa poche, la mosaïque des porteurs de projets existante devient tangible. Caroline et son équipe espèrent tisser voire resserrer le maillage existant : car chacun œuvrant dans sa direction propre, les acteurs sur le territoire ne connaissent parfois pas leurs voisins ou potentiels camarades. *Là là là* a aussi vocation à révéler aux riverains ce réseau actif en les informant. Imprimée en noir et blanc, la publication est vendue 2,50 € dans le quartier*. ●

NOËMIE COURCOUX-PÉGORIER

* Librairie Le Rideau rouge, Presse rue de Torcy, Optique de Torcy, le 38 Gourmet, Miettes, Sens au marché de l'Olive, la laiterie de La Chapelle, chez Fafa, le café de la Gare et dans les bibliothèques Vaclav Havel. et Maurice Genevoix.



QU'AVONS-NOUS EN COMMUN ?

Beaucoup plus que ce que nous croyons très certainement. Et tout d'abord : le partage et les ressources du territoire sur lequel nous évoluons.

Comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, nous participons souvent à des « communs » sans pour autant le formaliser et peut-être même sans le savoir *(voir notre numéro 315)*. En ce sens, le quartier de La Chapelle est riche d'une multitude d'organisations, d'associations et de collectifs, démonstration d'un écosystème militant qui se côtoie mais ne se connaît pas forcément bien. C'est ce que veut montrer et formaliser le Commons Lab de La Chapelle, en cours de préparation. Un projet qui s'inscrit dans le cadre d'un projet Erasmus orienté vers l'éducation des adultes et le partage de connaissances nous disent Camille, Mathilde et Frédéric, les porteurs du projet.

En novembre dernier, ils ont participé à un séminaire réunissant des participants de différentes origines à Cluny. Le but : réfléchir et s'approprier une méthodologie et des manières de faire pour trouver ce qui fait « commun » dans un territoire donné à travers quatre « common labs » (Florence, Naples, Toulouse et La Chapelle). Ensuite, l'idée est de pouvoir diffuser et dupliquer les expériences réussies sur d'autres territoires.

Ce qu'on mange mais pas que

Le groupe parisien a choisi le thème de l'alimentation parce que *« ça touche pratiquement tous les gens et que, dans la façon dont c'est mis en œuvre à La Chapelle, c'est un sujet qui dépasse la question de "Qu'est ce qu'on mange?" et pose des questions de solidarité et de modèle économique »*.

Le « Commons ecosystem lab » se tiendra du 28 janvier au 1er février. En amont, Camille, Mathilde et Frédéric ont commencé à recenser tous les acteurs intervenant à La Chapelle de près ou de loin autour des questions de l'alimentation : circuits courts type Corto ou Vrac, les amap, Les p'tits déjs solidaires, La Louve, Mam'ayoka, les Festins de La Chapelle, Le Carillon et bien d'autres encore. Pendant ces trois jours, des rencontres seront organisées dans ces structures, avec comme objectif de les relier ensemble et, nous dit Frédéric, de *« fabriquer un jeu de cartes qui permettra de donner la voix à l'écosystème de l'alimentation solidaire dans le quartier pour penser ensemble notre souveraineté alimentaire avec tous les habitants et habitantes »*.

Si vous souhaitez en savoir plus sur cette belle initiative ou y participer, n'hésitez pas. ●

SYLVIE CHATELIN

Contact : Frédéric Sultan, 06 74 93 25 47 ou commonslab@remixthecommons.org

LA BUTTE AUX PIÉTONS

Enclenchée depuis quelques années, la piétonnisation du quartier va se poursuivre avec la création d'une aire piétonne et d'une zone de rencontre. Fin des travaux : août 2025.

Les travaux d'aménagement ont démarré mi-novembre sur le haut de la Butte. Ils s'inscrivent dans le cadre de l'opération Embellir votre quartier *(voir notre numéro 312)* et visent à terme à réduire la circulation automobile et améliorer le cadre de vie des habitants du quartier, notamment via la végétalisation. À cette occasion, la Mairie du 18e et la Ville de Paris (qui a alloué une enveloppe totale de 5,5 millions d'euros au projet) promettent l'installation de panneaux de signalisation, la réalisation de marquages au sol et la création de stationnements pour les vélos. Au total, dix-neuf rues seront concernées par cette piétonnisation du haut de la Butte, l'objectif étant *« de concentrer la zone piétonne sur les zones touristiques et commerçantes du quartier »*.

Réunion publique rue Lepic

La création de cette aire piétonne se fera à l'aide d'un marquage au sol *« combiné à un arrêté de circulation qui retirera les rues des GPS »*. Sauf dans certaines artères qui seront elles fermées par des barrières pivotantes, comme les rues Muller, Lepic, Ronsard et Durantin.

En parallèle de l'aire piétonne, une zone de rencontre devrait aussi voir le jour dans quelques coins résidentiels du quartier. Dans les deux zones, la priorité sera donnée aux piétons et piétonnes. Néanmoins, tous les véhicules pourront stationner et circuler à une vitesse de 20km/h maximum dans la zone de rencontre, alors qu'il sera interdit de stationner et que seuls les véhicules autorisés pourront rouler au pas dans les aires piétonnes.

Enfin, précisons que la circulation des piétons est maintenue et protégée en permanence et que le trajet du Montmartrobus (ligne 40) ne sera pas touché par ces travaux qui devraient se poursuivre jusqu'au 31 août prochain. En attendant, une réunion publique aura lieu le jeudi 16 janvier à l'école du 62 rue Lepic, à 18 h 30. Le projet de réaménagement de la place Jean-Baptiste Clément et la démarche de piétonnisation de la Butte y seront présentées. ●

W.E.

CE JOURNAL NE PEUT VIVRE QUE GRÂCE À SES LECTEURS ET LECTRICES.
POUR QUE LE 18E DU MOIS CONTINUE, SOUTENEZ-NOUS EN VOUS ABONNANT OU EN FAISANT UN DON.

ABONNEZ-VOUS AU 18E DU MOIS !

Abonnement au mensuel Le 18e du mois

- ○ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : ..... 18€
- ○ Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) : ..... 31€
- ○ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : ..... 59€
- ○ Abonnement d'un an à l'étranger : ..... 40€

Adhésion à l'association des Amis du 18e du mois

- ○ J'adhère pour 1 an : ..... 20€
- ○ J'adhère pour 2 ans : ..... 40€
- ○ Je soutiens l'association : ..... 80€ (comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois », 13, rue des Amiraux 75018 Paris ou en ligne sur notre site internet.

Nom : .....

Pénom : ..... **Adresse :** .....

.....

E-mail : .....

SI VOUS SOUHAITEZ RECEVOIR UNE FACTURE, VEUILLEZ COCHER LA CASE CI-APRÈS : ○

Adresse : Les Amis du 18e du mois 13 rue des Amiraux 75018 Paris
E-mail : 18dumois@gmail.com
Site : http://18dumois.info

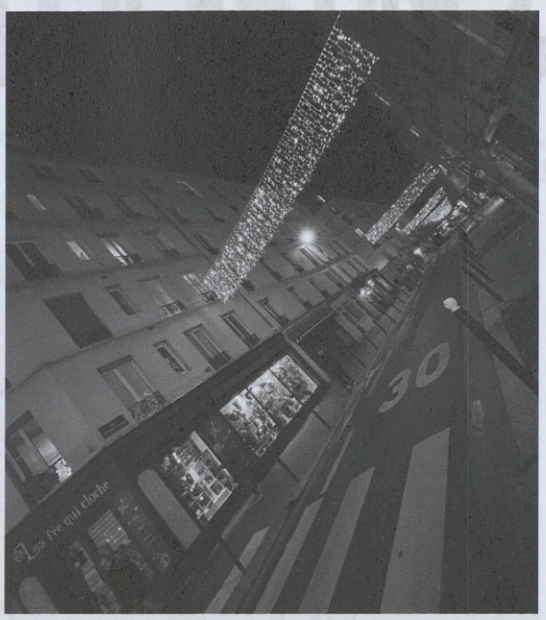
UN QUARTIER QUI BRILLE

Pas de doute, des illuminations de Noël, élégantes tout en étant sobres, ça change l'esprit d'une rue. Mais il a fallu plus d'engagement et d'imagination pour transformer un quartier en village.

La rue Joseph Dijon et la rue Versigny sont ornées pour la première fois, depuis le 7 décembre et jusqu'au 7 janvier, de belles guirlandes dorées, tandis que les arbres de la place Michel Petrucciani cachent le soir leur nudité hivernale grâce à de jolies lumières le long de leurs branches. Les commerçants, stimulés par tant de lumières et parties prenantes du projet, s'y sont mis aussi : le bar-restaurant Le Village a lui, illuminé toute sa façade !

C'est dans un tunnel de lumière que l'on plonge, pour rencontrer celui qui est à l'origine de ce décor, l'un des fondateurs de l'association le Carré Versigny, Stevy Lefranc. Quand il s'installe dans le quartier, il y a onze ans, ces rues sont beaucoup moins pimpantes et même parfois un peu dangereuses : certains bars plus que louches, commerces fermés, violence... Une phrase prononcée par le maire du 18e, Éric Lejoindre, à qui Stevy s'adresse pour voir comment améliorer la situation, le frappe : *« Faites de l'occupation positive de l'espace public »*.

L'idée fait son chemin, Stevy mobilise commerçants et habitants, se rapproche des organisateurs du vide-greniers des rues Sainte-Isaure et Duhesme et c'est ainsi que débute une série d'évènements qui vont peu à peu transformer en village ce quartier un peu oublié. *« Pour le vide-greniers, on a rendu la rue aux habitants en la piétonnisant, on a programmé de la musique, et ça a tout de suite très bien marché »*, explique avec enthousiasme Stevy Lefranc.







Carré Versigny x3 - La Fée Qui Cloche



Le 7 décembre le Carré Versigny et la Mairie du 18e inauguraient les belles illuminations de Noël. À cette occasion, Carine Erseng a bravé la pluie pour offrir un concert.

Au-delà des frontières du quartier

Forte de ce succès, l'association ne s'en tient pas là : suivent le défilé des Pères Noël, un carnaval et très vite des propositions artistiques chaque mois, en lien avec un commerce. Ainsi est né le festival Midiminuit, qui a fait parler de lui en transformant une journée toute la rue en pelouse. *« L'idée était que la rue soit belle, d'avoir une offre commerçante diverse, de créer des animations culturelles et conviviales, pour les gens. On bosse pour l'intérêt collectif. »* Le budget participatif obtenu en 2015 aide à l'élargissement des trottoirs, à la plantation d'arbres et permet la naissance d'autres projets.

Même s'il ne fait pas l'unanimité, Stevy est un activiste et a l'art de convaincre, en expliquant sans relâche comment l'implantation de nouveaux commerces et ces rencontres, permettent de valoriser le quartier. Le projet attire un certain nombre de commerces (plutôt haut de gamme), comme l'épicerie Les Fines gueules du 18e ou la Fromagerie du bas-Montmartre ,et va même jusqu'au rachat par quelques amis de murs vides où ils installent Breton, un excellent restaurant.

L'autre projet plus large, et qui le mobilise plus particulièrement, c'est Montmartropuces, un parcours végétal, artistique et commerçant qui irait du Sacré-Cœur aux Puces de Saint-Ouen, en passant par les rues Ramey, Ferdinand Flocon, le square Clignancourt, bien sûr les rues Versigny et Joseph Dijon puis par la porte de Clignancourt. Les membres de la confrérie ont déjà les costumes, participent à la Fête des Vendanges, mais il reste à fédérer les acteurs et renforcer le soutien de la Mairie, déjà assez pro-active sur le thème : *« L'idée c'est de raconter une histoire qui dépasse les frontières du quartier. On n'est pas juste entre nous... »*. Le projet est ambitieux, volontariste, entre mémoire des lieux et désir de les transformer. ●

DOMINIQUE BOUTEL

PORTE MONTMARTRE

AU PETIT NEY, ON ÉCRIT TOUJOURS

La nouvelle édition du recueil de textes des ateliers d'écriture de Claudie Decultis est sortie en décembre dernier. Quatorze textes, quatorze autrices et auteurs – se retrouvant chaque mardi soir au Petit Ney, le café littéraire de la porte Montmartre, pour *« s'accorder un temps d'écriture et de lecture, ensemble »* – et autant de styles et d'ambiances différentes. Courte (et subjective) sélection : « Slavitsa » de Juliette Lambert ou l'émouvant attachement d'une petite fille pour une femme de chambre d'origine macédonienne, « Le voyage avec mon chat » de Christine Quemere qui pose la question *« Que fait-on d'un chat mort à Paris ? »*, le sensuel « Le coup de foudre » de Vincent Gadenne ou « Un jour » de Marine Malibrera sur la douleur de laisser partir ses enfants devenus grands.

De la même autrice, nous avions publié « Les mains de Raymonde » dans notre numéro de mars 2024, à l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes. ●

SYLVIE CHATELIN

6 €, au Petit Ney,
10 avenue de la porte Montmartre
ou à commander sur
www.urlr.me/Qn4xEc



LE 18E FAIT LE CINÉMA
DES STUDIOS PATHÉ À LA FÉMIS

La Fémis, la grande école de cinéma, est installée depuis 30 ans rue Francœur dans les anciens studios Pathé, créés en 1926. Des dizaines de films y ont été tournés et c'est là que s'est développée la firme Pathé.

L'enseigne Studios Pathé est toujours là aujourd'hui, avec l'arrogant coq emblématique, au-dessus du portail du 6 rue Francœur. Au fond de la cour, l'escalier d'honneur est surmonté du nom de la Fémis, la grande école française du cinéma, actuelle occupante des lieux.

Lorsque les étudiants et les professeurs de la Fémis se sont installés là en septembre 1994, dans ces bâtiments vides depuis plusieurs années, c'était en principe à titre provisoire. Mais ces locaux leur ont si bien convenu, avec le grand plateau de tournage, les salles de montage, les trois salles de projection dont une de 70 places, les ateliers, les coursives, les bureaux, qu'ils ont tout fait pour y rester.



Raphael Jullien - TwoWings/ Wikimedia Commons

▲ Extérieurs des anciens studios Pathé, où se trouve aujourd'hui l'école de cinéma de la Fémis.

Le Grand bazar du bâtiment

À la fin du XIXe siècle, cet ensemble de bâtiments, entre les rues Francœur, Cyrano de Bergerac et Marcadet, était occupé par une entreprise du bâtiment. Nommée La maison Daval, elle a construit beaucoup d'immeubles à Montmartre. Sous l'enseigne Grand bazar du bâtiment, on y vendait des matériaux de construction répartis dans trois « galeries » de trois étages chacune. Il y avait aussi des écuries pour les chevaux, des lieux d'habitation et l'hôtel particulier des patrons.

En 1910, les Daval transfèrent ailleurs leur entreprise et louent les bâtiments industriels de la rue Francœur à un marchand de vélo puis, pendant la guerre de 14-18, à une usine d'armement, et en 1919 à une usine de machines-outils dirigée par M. Moulin. En mars 1920, un entrepreneur de cinéma, Bernard Natan, patron de Rapid-film, sous-loue un des bâtiments à l'usine Moulin, pour y installer ses ateliers de tirage et peu à peu les autres bâtiments. En 1926, les héritiers Daval les cèdent entièrement à Rapid-film, sous la forme d'un apport dans le capital de cette société, *« dans le but d'accomplir le cycle complet de l'industrie cinématographique »*.

Natan y construit de grands studios de prise de vues. Au rez-de-chaussée, le « petit plateau » de 756 m², au troisième étage le « grand plateau » de 1 248 m², tous deux bordés de loges d'artistes. Au deuxième étage et dans les sous-sols, des ateliers de construction de décors, de développement et tirage, un central électrique, des bureaux, des petites salles de prise de vues réservées aux films publicitaires, sans oublier la grande terrasse où l'on peut aussi tourner. Trois ans plus tard, en 1929, Natan aura si bien grandi qu'il prendra le contrôle de Pathé, une des deux plus anciennes – avec Gaumont – et plus importantes firmes françaises de cinéma.

« Grandeur et décadence du roi de l'écran »

Natan, d'origine roumaine, arrivé très jeune en France, était entré en 1905 comme ouvrier chimiste chez Pathé. Il avait peu après créé sa propre entreprise, Ciné-actualité, qui donna naissance en 1913 à Rapid-film dont les ateliers, spécialisés dans le développement et le tirage des films, se trouvaient 6 rue Ordener à La Chapelle.

L'hebdomadaire *Détective* lui a consacré en 1939 un numéro spécial sous le titre *« Le secret de Natan, grandeur et décadence du roi de l'écran, tous les épisodes du scandale »*. Des journaux l'ont décrit comme un escroc de haut vol, s'étonnant que ce *« petit industriel sans surface »* soit devenu *« le roi du cinéma national »*. Natan, né Nathaniel Tanenzapf avant d'être naturalisé français en 1921, était juif. La presse antisémite, puissante durant l'entre-deux-guerres et dominante sous l'occupation nazie, s'est jetée avidement sur ses démêlés financiers et judiciaires. Mais n'anticipons pas.



▼ Couverture du numéro 532 du magazine *Détective*, en date du jeudi 5 janvier 1939.

En 1924 déjà, Rapid-film ne se contentait plus d'être un laboratoire de tirage : la société de Natan était co-productrice de fictions et de documentaires sur les Jeux olympiques. Une filiale, Rapid-publicité, produisait des films publicitaires projetés à l'entracte dans les salles de cinéma. À partir de 1926 et la construction des studios rue Francœur, Natan devient producteur à part entière.

Ces années-là, les deux géants du cinéma français connaissent des problèmes. Gaumont est sous le coup d'une tentative d'achat par la Metro Goldwyn-Mayer. Charles Pathé, fondateur et patron de la firme Pathé, vieillit et perd son dynamisme ; la firme cède à Kodak sa branche de fabrication de pellicule. Gaumont et Pathé ne produisent presque plus de films. Natan s'engouffre dans le vide, recrute des metteurs en scène connus, des vedettes qui tournent dans les studios Francœur. En 1927, c'est la superproduction *La Merveilleuse Vie de Jeanne d'Arc*, de Marco de Gastyne, dont le coût dépasse huit millions.

Le scénario catastrophe

En février 1929, la société de Natan prend le contrôle du groupe Pathé en achetant 47 000 actions pour 50 millions de francs. Le nouveau patron annonce son projet : seule une politique de concentration permettra de faire face aux bouleversements que va entraîner l'arrivée du cinéma parlant. Et il se lance dans un programme de rachat de salles de cinéma à travers la France. À la branche développement-tirage et celle du développement, il ajoute la distribution.

Il crée en avril 1929 une filiale, Société de gérance des cinémas Pathé (SGCP), qui prend en mai le contrôle des vingt salles du circuit Fournier-Lutetia, entre autres dans le 18e : le Louxor, le Rochechouart,

Entre 1991 et 1994, les studios Francœur sont inoccupés. Le groupe financier Chargeurs, qui a pris le contrôle de Pathé, envisage de les démolir pour construire des habitations de haut standing.

le Select, le Capitole. En juin, il acquiert les salles du circuit Marivaux, en octobre celles de Paris-Consortium-Cinéma, dont le Barbès-Palace – salle de 1917, devenue le magasin de chaussures Kata. En novembre il s'empare du Moulin-Rouge qui, à cette époque, est un cinéma. Il achète en moins d'un an une soixantaine de salles.

Il nomme à la tête du département production son frère Emile, qui inaugure une politique nouvelle en engageant à l'année – et non plus film par film – des réalisateurs et des vedettes, tels que Renée Saint-Cyr ou Jean Gabin qui racontera plus tard son étonnement lorsque, acteur débutant au cinéma, il se voit proposer un contrat de trois ans à 40 000 francs par film. Il est vrai que Pathé peut, à l'occasion, « louer » ses vedettes à d'autres producteurs. Mais en 1934, Natan dépose son bilan, il ne peut plus payer ses dettes. On s'aperçoit alors qu'il a multiplié des manipulations financières illégales.

Il n'avait pas les fonds suffisants pour acheter Pathé. L'achat a donc été réalisé par l'entremise de la banque Bauer et Marchal. La SGCP créée par Natan était une sorte de société fictive, fondée avec un capital annoncé d'un million... et rachetée 16,6 millions par Pathé-Cinéma trois semaines plus tard. Et ainsi de suite. En fait, Natan comptait payer ses achats avec les fonds tirés des entreprises achetées avant. Les banques ont fini par le lâcher et réclamer le remboursement de leurs avances.

En 1936, les juges estiment qu'il s'agit d'une faillite frauduleuse et les procès s'accumulent. Mais Natan n'est pas présent lors du dernier : le 25 septembre 1942, il fait partie du convoi n°37 à destination du camp d'extermination d'Auschwitz dont il ne reviendra pas. Cependant Pathé-Cinéma n'avait pas été mis en liquidation : après le dépôt de bilan, des repreneurs s'étaient présentés. Les tournages de films, produits par Pathé ou d'autres producteurs, n'ont pas cessé durant les années 30.

Si la guerre ralentit l'activité on note rue Francœur, entre autres, *Dernier atout* et *Falbalas*, de Jacques Becker, *Les Dames du bois de Boulogne* de Robert Bresson, *Adieu Léonard* de Pierre Prévert, Maurice Baquet, Paul Frankeur, le jeune Mouloudji, Roger Blin... et une adolescente qui tient un tout petit rôle, Simone Signoret.

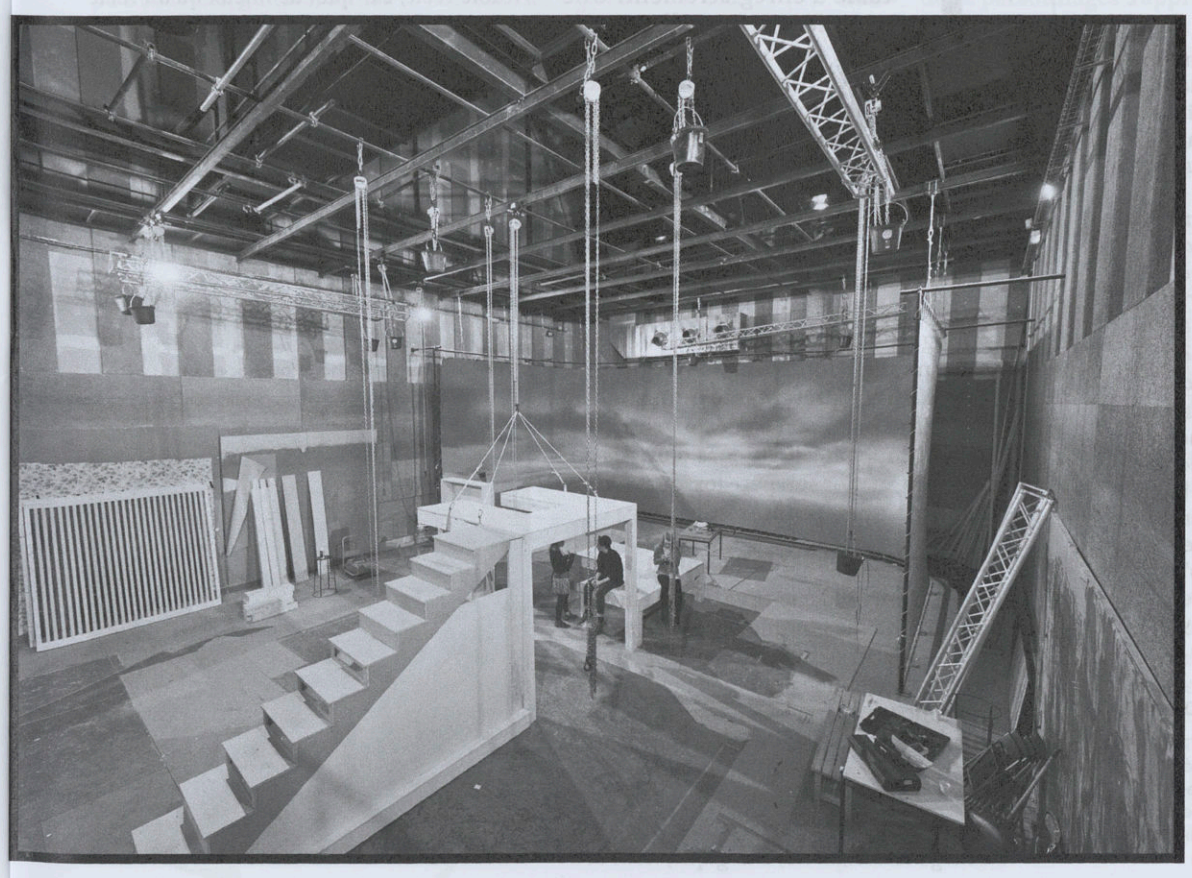
Après la Libération, Marcel Carné y termine en 1945 *Les Enfants du paradis*. Il l'a commencé dans les studios de Joinville dans le décor du Théâtre des Funambules du mime Baptiste joué par Jean-Louis Barrault, l'a continué à Nice où a été dressé le décor du « boulevard du crime ». Rue Francœur, on monte le décor de l'autre théâtre, celui où Pierre Brasseur joue le brigand Robert Macaire et Othello.

Après la guerre, les studios Francœur sont repris par la société Franstudio, dont Pathé détient 46% des parts. Les tournages continuent : Jean Renoir y réalise une partie de *French Cancan*, avec Jean Gabin dans les décors des rues de Montmartre.



Thierry Nectoux

▲ Les deux têtes monumentales dans le grand hall d'accueil.



Thierry Nectoux

▼ Construction d'un décor sur le grand plateau pour un tournage.

De Pathé à la Fémis, une happy end

Cependant l'activité décroît. En 1961, une nouvelle filiale de Pathé, Radio Île-de-France, devient propriétaire des studios qu'elle loue à l'ORTF puis à la SFP (Société française de production). Au début de 1991, on tourne le dernier film : des scènes de *L'Amant*, de Jean-Jacques Annaud, d'après le roman de Marguerite Duras.

Entre 1991 et 1994, les studios Francœur sont inoccupés. Le groupe financier Chargeurs, qui a pris le contrôle de Pathé, envisage de les démolir pour construire des habitations de haut standing. Cependant, en septembre 1994, la Fémis s'y installe, « à titre provisoire ». La Fémis résulte de la fusion de l'Institut des hautes études cinématographiques et du centre de formation de l'INA. D'abord logée au Palais de Tokyo, près du Trocadéro, l'école sera installée après d'importants travaux rue Francœur, en principe pour trois ans. Mais en 1997, les 120 étudiants et leurs professeurs refusent de revenir au Palais de Tokyo. Ils veulent rester rue Francœur. La Ville de Paris rachète alors les lieux à Pathé ; la Fémis pourra y rester.

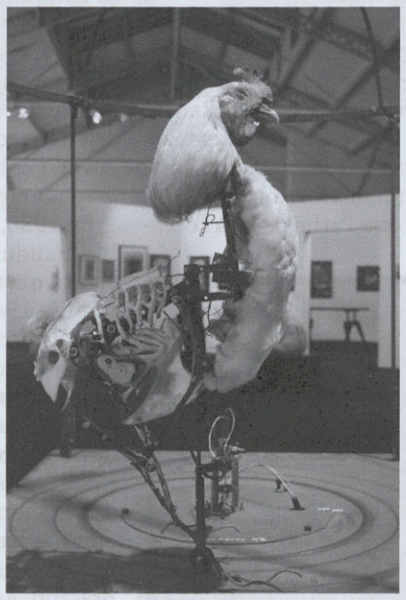
L'école du cinéma doit cependant encore déménager et attendre la remise à neuf des bâtiments de la rue Francœur. Un incendie prend sur le chantier en 1998 mais l'histoire s'achève sur un happy end : en avril 1999, la Fémis revient, définitivement cette fois, dans les anciens studios Pathé, redonnant à la rue Francœur sa vocation de haut lieu du cinéma. ●

DANIELLE FOURNIER, D'APRÈS UN ARTICLE DE NOËL MONIER

SCULPTURE

LA POÉSIE MÉCANIQUE DE GILBERT PEYRE

Entre installation et spectacle vivant, les créations de Gilbert Peyre donnent une ambiance de fête foraine à la Halle Saint-Pierre.





Quarante ans que l'on connaît Gilbert Peyre, depuis l'époque où, tout seul dans son coin (un petit atelier de la rue Durantin) il commençait à concevoir d'abord des jouets, puis ses machines – machines à rêver, à rire, à pleurer, à faire peur, à réfléchir, à sursauter. Les années passant, son imagination a galopé et les machines sont devenues des personnages qui ont chanté ou dansé ensemble, se sont côtoyés, aimés, plaqués, disputés.

Ç'a été alors la période de ses grands « opéras mécaniques », *Ce soir on tue le cochon* ou encore *Cupidon*.

Aujourd'hui, le voilà à la Halle Saint-Pierre, pour une grande exposition baptisée « L'électromécanomaniaque » où l'on va de merveille en merveille : le déhanché aguicheur d'un mannequin vous accueille à l'entrée, pour vous mener vers moult découvertes, subtiles ou spectaculaires ; un génie enfermé dans un bidon supplie qu'on le laisse sortir ; un violoncelle vient amoureusement se frotter à une corde pour mieux gémir ses sons ; un haltérophile soulève ses poids avec tant de peine qu'on ne peut s'empêcher de l'applaudir… Une ravissante cage d'oiseaux chanteurs, à qui il faut téléphoner pour que le concert commence. Un cerf morose marche la tête basse, frissonnant dans son manteau de fourrure et grommelant : « *J'ai froid !* » Et une des plus délicieuses inventions de cette exposition, un vieux poste de radio retransmet un match de foot, en se trémoussant de plaisir et d'angoisse, avant la joie suprême du but.

Mobiles… et immobiles

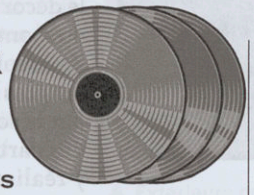
Il y aussi des œuvres immobiles, ainsi l'étonnante colonne blanche d'inspiration brancusienne et puis les panneaux multicolores d'Aligna (artiste invité par Gilbert Peyre) où des fonds de bouteilles de plastique multicolores réinventent le vitrail.

Et ce n'est qu'une infime partie de ce que vous allez découvrir. Allez-y en couple, en famille, avec vos amis : c'est une expo pour tous les âges qui ouvre les yeux, l'esprit, le cœur. On en sort avec un sourire ravi, comme un enfant descendu du manège, des étoiles plein les yeux. ●

YVAIN DUSSENEL

Jusqu'au 31 janvier, Halle Saint-Pierre, 2 rue Ronsard (M° Anvers).
Ouvert du lundi au vendredi de 11 h à 18 h, le samedi de 11 h à 19 h, le dimanche de 12 h à 18 h.

LE COUP DE CŒUR DU DISQUAIRE



À l'écart du grand circuit de l'industrie musicale, nos disquaires ont eux aussi des pépites à proposer. Ce mois-ci, **Emmanuel de La Spirale** jette un coup de projecteur sur cinq disques.

On débute par ***Mono game*** de Tulipe, publié en 2022 sur le label de rock réunionnais Maudit Tangue. Conjuguant tropicalité déviante, électro 80's, boîtes à rythmes entêtantes, synthés moites, chiens, loups et une bonne dose d'audace do it yourself, *« ce disque est envoûtant »*.

Au même titre qu'***OTOS***, enregistrement réalisé par la talentueuse violoncelliste et contrebassiste parisienne Félicie Bazelaire, qui a tiré de son monde sonore intérieur un paysage doux-amer. Atteinte d'une maladie des os de l'oreille, elle capte en elle des sonorités intra-corporelles. Passionnant.

Ensuite, nous découvrons ***Rain/water*** de Kenji Kariu qui combine vignettes pop pastels et orchestration savamment feutrée ; puis ***A Salve For Institution*** de The Sheaves ou sans doute la plus belle clique de loquedus d'Arizona, laquelle mélange *« guitares déglinguées mais étincelantes de liberté, voix bousillées par les excès bon marché et compos de somnambules sur le fil du rasoir »*. Enfin, avec ***How to survive when people don't like you and you don't like them***, Emmanuel se demande si le groupe anglais Silicone Values ne serait pas le chaînon manquant entre les Buzzcocks et les Television Personalities. Pour s'en convaincre, rien de tel que de passer ce vinyle en boucle : contagieuse frénésie assurée. ●

DOMINIQUE DELPIROU

La Spirale, 11 rue Tholozé (M° Blanche ou Abbesses).
Ouvert du mardi au samedi de 12 h 30 à 19 h 30 et le dimanche de 14 h 30 à 19 h 30.

THÉÂTRE

EN AVEZ-VOUS BIEN « PROFITÉ » ?

La vie est pleine de malentendus qui peuvent avoir de lourdes conséquences, de longues années durant.

Tout commence autour d'une table d'enregistrement. Une jeune femme travaille sur une série de podcasts autour du thème « Profite ». Un jour, elle a derrière le micro un homme passionnant qui lui raconte trente années de voyages à travers le monde. Il semble avoir bien « profité » de sa vie avec la découverte des paysages splendides à travers tous les continents. Assurément, il a été libre…

En est-on si sûr ? Dans un tourbillon de scènes, avec des changements de personnages incessants – les cinq acteurs, avec une mention spéciale pour Tanya Mattouk, interprètent une quinzaine de rôles différents –, on va découvrir la réalité beaucoup plus tortueuse d'un fils qui avait pris au mot son père lorsque celui-ci lui intimait de « profiter » de la vie.

Un récit pour oublier le quotidien

Un texte très audacieux va donc remonter l'histoire de cet homme libre avec son lot de ruptures et de regrets. Le propos n'est pas moralisateur, mais entend nous amener à nous poser des questions sur nos choix.

Les deux metteurs en scène, Anthony Giron et Lucas Zélie, de la compagnie Panenka, précisent dans leur dossier de presse : « *Dans ce spectacle que nous avons voulu généreux, drôle, énergique, nous souhaitons plonger les spectateurs dans un véritable récit, car quoi de mieux qu'un récit pour nous faire, un instant, oublier notre quotidien ?* »

À voir ce soir de décembre la salle pleine de la Manufacture des Abbesses et l'enthousiasme des spectateurs, après plus d'une heure et demie de jeu, tour à tour dramatique ou drôle, on peut dire sans trop de risque que le pari est réussi. ●

NOËL BOUTTIER

Profite !, jusqu'au 22 janvier, les dimanches à 20 h, mardis et mercredis à 21 h.
À la Manufacture des Abbesses
7 rue Véron (M° Blanche ou Abbesses).



DR

Au début de l'été prochain, on célèbrera le centenaire de la mort d'Erik Satie. Ce Normand a vécu rue Cortot. Il y a connu l'amitié et la pauvreté, l'inspiration, une relation compliquée avec sa « Biqui », Suzanne Valadon. En avant-goût de ces réjouissances, une pièce est jouée au Funambule, *Je m'appelle Erik Satie comme tout le monde*, et une œuvre musicale revisite ses partitions, *La Marche du chien noir*, sur un disque et en spectacle. Ce n'est qu'un début. À suivre.

MUSIQUE

PARIS NORD-SUD EN SOLITAIRE

Les déambulations quotidiennes d'Erik Satie inspirent un spectacle original entre animation et musique.

Au départ il y a une commande de la Maison de la culture d'Amiens également productrice de disques. Johane Myran, patron du Red Star Orchestra, est chargé d'orchestrer certaines œuvres de Satie en vue de lui rendre hommage. Mais il a une autre idée…

Chaque jour, pour se rendre à Arcueil, Erik Satie quittait Montmartre à pied. Johane Myran imagine ce trajet, le découpe en douze étapes. Chacune d'elles correspond à une musique différente. Neuf sont de Satie. Les trois autres (*Montmartre*, *Châtelet*, *Arcueil*) sont des créations du chef d'orchestre. Le tout interprété par un quartet de jazz (claviers, guitare, contrebasse, batterie) et un big band de quinze musiciens. Les cuivres y ont la part belle. Ça scintille, ça éclate.

Une étape, une musique, un film

Une surprise pour le public habitué à entendre Gnossiennes et Gymnopédies jouées délicatement au piano. Un film d'animation accompagne la déambulation du musicien. Les dessins de Grégory Thomas, parfois hyper précis, parfois oniriques, vous rappelleront son travail pour la campagne publicitaire « La petite robe noire », le parfum de Guerlain. À chaque chapitre musical correspond une séquence animée. Un : Satie (qui a les traits du pianiste Arnaud Roulin) s'éveille d'un cauchemar. Il erre dans les escaliers de Montmartre, délirant sous l'emprise de l'opium. Deux : il rêvasse sur l'air de *Gymnopédie n°1*. Les passants lui semblent hostiles. Trois : illustration de ses tiraillements religieux, il est troublé par la vue d'une église. On entend *Ogives 1 et 4*, etc.

La Marche du chien noir a été jouée à la Maison de la culture d'Amiens le 28 novembre dernier et au 360, rue Myrha, le 30. D'autres dates sont prévues en 2025 pour découvrir cette œuvre aussi originale que le personnage qui l'a inspirée. ● M.L.

Le disque est disponible à l'achat sur www.labelbleu.com



Illustration de Grégory Thomas

THÉÂTRE

HOMÉRIQUE SATIE !

Il y a presque cent ans, Erik Satie fermait une dernière fois son parapluie. Cet homme insaisissable partait avec son mystère. La dramaturge Laetitia Gonzalbes a cependant tenté de cerner ce doux rebelle, ce compositeur atypique, cet amoureux infortuné.



Fabienne Rappeneau x2

Dans un décor tout en noir et blanc, comme les touches d'un piano, deux personnages s'approchent : un homme en costume noir (Elliot Jenicot) et une infirmière pimpante (Anaïs Yazit). Satie semble être son patient. Excentrique oui, cinoque cela reste à démontrer.

À travers leur dialogue, cocasse, mélancolique ou exalté, surgissent les grands thèmes de l'existence du musicien. Les amis qu'il chérit, comme Debussy qui le nourrit régulièrement et orchestre ses *Gymnopédies*. Un mot grec qui, rappelons-le, signifie : la danse des enfants nus. Les amours, enfin, un amour, avec Biqui, sa voisine, autrement dit Suzanne Valadon. La religion, une chose compliquée dans la famille. Maman est anglicane, papa est catholique. Le rejeton créera sa propre Église dont il était à la fois l'unique adepte et l'officiant.

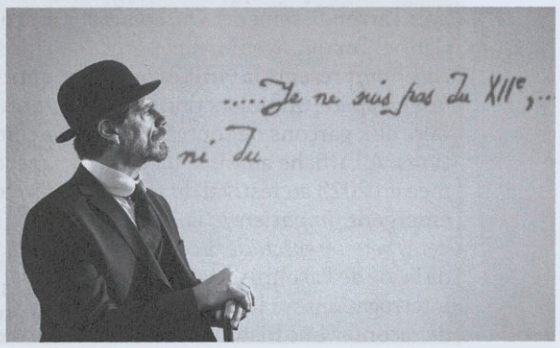
L'humour, une seconde nature

Installé à Arcueil, Satie adopte un look british : melon et parapluie, accessoire qu'il égare souvent. Comme pour son compatriote honfleurais Alphonse Allais, l'humour lui est une seconde nature. En témoignent les titres saugrenus de ses compositions (*Trois morceaux en forme de poire*, *Ogives*) et la façon dont il se guérit de *Vexations* en répétant la même mesure plus de 800 fois.

Cette fantaisie est bien présente dans le spectacle. Les deux acteurs, pleins d'énergie, enchaînent les pas de danse, font tourner les parapluies. Sur un écran apparaissent des caricatures (dessinées par Suki), des copies de lettres.

Le spectateur éprouve cependant un doute. Attentif à certains indices distillés par l'autrice et metteuse en scène, il se demande qui sont vraiment les personnages qui s'agitent devant lui. S'agit-il bien de Satie et de son infirmière ? Vous le saurez en allant découvrir ce spectacle étonnant, enrichi par la musique si originale du maître. Spectacle dont vous sortirez sans nul doute satisfait. ● MONIQUE LOUBESKI

Je m'appelle Erik Satie comme tout le monde, jusqu'au 2 février, au Funambule, 53 rue des Saules (M° Lamarck-Caulaincourt), 01 42 23 88 83.



THÉÂTRE

CES JOLIES CHOSES QUI FONT LA VIE

Petit bijou de tendresse et de drôlerie, *Toutes les choses géniales* joue sur la complicité avec le public à travers un très beau texte et la relation mère-fille.

Le théâtre est parfois une histoire de famille qui peut s'inviter dans nos histoires individuelles. C'est le cas de *Toutes les choses géniales* qui se joue actuellement au Funambule (après le Lavoir moderne parisien en 2023). Le sujet est profond, difficile : comment garder le moral quand ce qui devrait nous rassurer, nous soutenir, s'effondre.

Il ne faut pas craindre pour autant la thématique. Car c'est un spectacle délicieux, tonique, plein de tendresse et d'espièglerie. Mené tambour battant par une comédienne, Laurence Gray, magnifique, d'une vitalité rayonnante dans sa robe rouge mais aussi toute en fragilité. Harponnés dès l'entrée sur scène, nous la suivons de l'enfance à l'âge adulte dans sa volonté de redonner le goût de vivre à sa mère dépressive. Petite fille naïve, pleine d'amour et douée pour la joie, elle lui offre comme un cadeau, de faire la liste des belles choses qui valent la peine de vivre. Liste qu'elle complète, en grandissant, aussi pour elle-même. Bien utile quand, à son tour, elle doit affronter de graves blessures. Comment réagir alors ? « *Se battre, fuir, se figer sur place ?* » Malgré le spleen qui la touche parfois, elle choisit la lutte comme l'autre nom de sa vie.



Lisa Lesourd

Seule avec...la salle

La pièce toute en nuance et en humanité, traduite d'un très beau texte de deux auteurs anglais (Duncan Macmillan et Jonny Donahoe) est portée par une mise en scène originale de Bénédicte Bailby et Laurence Gray. Difficile de parler d'un « seule en scène » tant les spectateurs sont les partenaires de la comédienne. Par leurs rires bien sur. Mais aussi parce que Laurence Gray nous amène, avec naturel, douceur et finesse à lui donner la réplique, à entrer en complicité avec elle.

On sort du théâtre ragaillardis. Bien sûr qu'un certain nombre d'entre vous aura aussi l'envie, en ces temps moroses et difficiles, de faire sa liste « des choses géniales ». ●

DOMINIQUE ANDREANI

Au Funambule Montmartre, 53 rue des Saules (M° Lamarck-Caulaincourt), 01 42 23 88 83, Tous les lundi et mardi, jusqu'au 4 mars, alternativement à 19 h et 21 h.

FESTIVAL

BOUSCULER LES CADRES

La neuvième édition du festival Les singulier.es présente pas moins de vingt spectacles mélangeant théâtre, danse, musique, vidéo autour des enjeux de notre époque.

Difficile de résumer un festival aussi créatif que Les Singulier.es. Il met à l'honneur des écritures novatrices et un mélange de techniques artistiques tenant parfois du concert, du seul en scène, de l'émission de radio , du cinéma, voire de la conférence. On y découvre des auteurs associés au Cent quatre ou ayant bénéficié d'une résidence artistique dans les lieux. À l'image d'Issam Rachyq-Ahrad, qui s'inspire d'un fait d'actualité de 2019 – la stigmatisation d'une mère voilée accompagnant une sortie scolaire au conseil régional de Bourgogne – dans *Ma République et moi* (joué hors l'arrondissement). Ou, comme Gabriel Tur qui, avec *Monade, le chevalier nu*, présente la virilité comme une carapace, une injonction sociale faite aux garçons de toutes générations. À l'affiche aussi, la pièce primée en 2023 au festival du théâtre émergent, *Impatience. En une nuit, notes pour un spectacle* brode autour de la vie de Pasolini un récit tout en interrogations sur la meilleure façon de raconter une histoire.

On ne peut citer ici tout le programme mais saluons les spectacles du dispositif C'le chantier : des répétitions publiques gratuites qui permettent de découvrir le travail en cours d'artistes en résidence.

Embarras du choix

Petit Artois est une performance qui invite à se promener au cœur d'un jeu vidéo. *Fouiller, bercer, pompier* joue sur le registre de l'opéra pour raconter la vie d'une famille sur fond de récit fratricide. *Sous mes paupières* déploie en textes et chansons la vie d'une jeune femme marquée par les secrets de famille, l'école, l'humiliation, les injonctions. Enfin, *L'Enfant qui tremble*, entre archive personnelle et fiction, tente de faire revivre un moment de bonheur passé. Parmi tant de spectacles, à chacun de choisir son parcours singulier. ●

SANDRA MIGNOT

Du 15 janvier au 15 février, au Cent quatre, 5 rue Curial, (M° Stalingrad ou Riquet). En savoir plus : www.104.fr



EXPO

EXPÉDITION MARINE

Au 104, une expo comme on les aime, pour tous publics, mêle l'art et la science afin de mettre en lumière l'océan, sa biodiversité, son rôle dans la machine climatique et les pollutions qui l'affectent.

Quatre marins, huit scientifiques, un correspondant de bord et à chaque fois un artiste pour une quinzaine de jours. Tels ont été conçus les voyages de la goélette de la fondation Tara, au sein de laquelle des résidences artistiques ont donné naissance aux créations – peintures, sculptures, photographies, installations audiovisuelles et sonores – actuellement exposées au Cent quatre. On apprendra en regardant une immense carte de 5 x 10 m, créée in situ par le collectif Ensaders, que le bateau a parcouru 590 000 km en vingt ans ! L'œuvre est dessinée selon la projection de Spilhaus, inventée par l'océanographe sud-africain du même nom : l'océan est au centre, les continents sont à la périphérie. Nous voici embarqués, déroutés, prêts pour affronter la diversité des propositions artistiques.



Quentin Chevrier x2

Un monde sculptural et translucide, Cécile Fouillade – Siqou, Sculptures en porcelaine

Des artistes à flots

La plupart des 43 artistes exposés ont travaillé après leur retour à terre. À l'exception de Yann Bagot qui a dessiné sur le pont de la goélette, face aux flots en mouvement, au gré des lumières, de la pluie ou des variations de température. Il a mélangé de l'encre de Chine et de l'eau de mer prélevée chaque jour, pour relier chaque dessin à son lieu de création. Une belle image *« pour révéler l'océan »*, sous-titre de l'exposition. Ici, l'aspect scientifique a servi de base aux artistes qui ensuite, ont laissé libre cours à leur imagination, leur émerveillement ou leurs craintes. Mais n'allez pas y voir une approche documentaire, pédagogique ou militante. C'est bien une expo artistique qui se déploie selon cinq grands thèmes et autant d'« ateliers » : le sensible, le paysage, le vivant, les pollutions et les carnets de voyage.

Pollutions plastiques inspirantes

Manon Lanjouère a composé « Les particules » où l'on croit découvrir des algues, du micro plancton, magnifiquement photographiés. Mais le petit cartel inclus dans le cadre, comme chez les botanistes, révèle qu'il s'agit de matériaux comme des cotons-tiges ou des bouts de plastique récupérés en mer qu'elle a disposés ainsi. En jouant sur un contraste entre la beauté artificielle et la réalité repoussante, l'artiste cherche à éveiller notre conscience de spectateur face à la menace qui pèse sur l'environnement. Et elle glisse de fait une réflexion sur la consommation au quotidien.



Fins & Slices, installation, Elsa Guillaume

Il faut prendre le temps d'aller de découverte en surprise et ne pas négliger deux moyens métrages : celui d'Ariane Michel *Les hommes*, ainsi que celui de Pierre Huyghe, *A Journey That Wasn't*. Ici, les œuvres d'artistes célébrissimes en côtoient d'autres d'auteurs moins connus et si on ne l'a pas vue encore, on lève les yeux en partant sur une immense photo du voilier Tara suspendue au centre de la nef. ●

DANIELLE FOURNIER

Jusqu'au 2 mars 2025 du mercredi au dimanche de 14 h à 19 h au Cent quatre, 5 rue Curial (M° Stalingrad ou Riquet).

CINÉMA

CHÂTEAU ROUGE SUR LES ÉCRANS

Le beau documentaire d'Hélène Milano, présenté dans la sélection de l'Acid au dernier festival de Cannes, poursuit sa route. Après une projection en septembre au Louxor (lire notre n°329), une autre au Musée de l'immigration début décembre, *Château rouge* arrive enfin en salles. Rappelons que ce film a été entièrement tourné au collège Georges Clemenceau de la Goutte d'Or. Des élèves de troisième, à la veille d'une orientation importante, expriment leurs désirs, leurs craintes, leurs doutes. La réalisatrice, à l'issue de nombreuses séances de travail, a réussi à tracer de touchants portraits d'adolescents d'aujourd'hui. Dont le manque de confiance s'évanouit dès qu'ils se mettent à danser. ●

M.L.

Château rouge, 1 h 47, en salles le 22 janvier 2025.

MUSIQUE

CHATON, À MICRO OUVERT

Après une fin d'année bien remplie, Chaton remonte sur scène en janvier. Pour un concert, mais aussi pour le premier stand-up de sa carrière.

Installé depuis plus de dix ans dans le quartier Clignancourt-Jules Joffrin, Simon Cohen alias Chaton est sans doute le chanteur le plus proactif du 18e. Et pour cause, celui qui mélange reggae et électro-pop a pondu onze albums rien qu'en 2024. Le dernier, *Les Étoiles oubliées*, sorti le 25 décembre, s'ouvre sur une introduction intimiste. Rien d'illogique pour Chaton, dont les paroles sont autobiographiques. *« Mon travail est très naturaliste dans le sens où je raconte vraiment ma vie au premier degré,* explique-t-il quelques jours après son concert au Trianon. *Du coup, je parle tout le temps de chez nous rue de Clignancourt, de Barbès et du 18e. Quand tu vis dans un quartier à Paris, tu y es quand même beaucoup, surtout quand tu as des enfants qui vont à l'école et que ton studio est à la maison. »*

«Papa, t'as dit putain !»

Et oui, le natif de Lyon a beau avoir rempli La Boule noire en 2022, La Cigale en 2023, puis Le Trianon en décembre dernier, il continue de travailler de chez lui. C'est là qu'il a enregistré la quasi-totalité de ses morceaux, dont son premier album *Possible* en 2018. C'est là aussi qu'il a écrit son livre *Une vie ancienne* publié en mai 2024 ; et là encore qu'il a préparé son stand-up, intitulé *« Papa, t'as dit putain ! »*, qu'il jouera le 12 janvier à La Scala (10e). *« J'ai écrit un livre car des choses ne tenaient pas dans mes chansons, puis je me suis dit que j'aimerais reprendre certaines idées de manière moins littéraire »*, confie l'artiste de 41 ans qui a écrit dans les années 2010 pour Jenifer, Yannick Noah ou encore Natasha St-Pier, avant de couper avec le monde de la variété. Après ce premier stand-up, Simon retrouvera son costume de Chaton. Il proposera le 13 février un concert acoustique guitare-voix à L'Auguste théâtre (11e), avant une mini-tournée de six concerts en France et en Belgique. ●

MAXIME RENAUDET



DR

THÉÂTRE

LE DESTIN SE MOQUE DES CHOIX : UNE TRAGÉDIE MODERNE

Deux femmes aux urgences, attendent, alertes et déchirées, des nouvelles d'êtres aimés. Quels choix les ont amenées ici ? Tout était-il joué d'avance ? Pilar et Mathilde incarnent une tragédie à suspense subtile et finement ciselée.



Alejandro Guerrero

C'est la cinquième ce soir-là. Le tout début d'une nouvelle aventure théâtrale. La salle est comble. Les deux comédiennes sont déjà sur scène quand les spectateurs s'installent. L'une mutique, courbée sur une chaise, l'autre faisant les cent pas. Nous sommes aux urgences. Elles attendent. Noir salle. Lumière scène.

Voici Mathilde et Pilar. La première redoute, fébrile, des nouvelles de son mari asphyxié à cause d'un incendie, la deuxième espère, bouleversée, des nouvelles de son fils qui a eu un accident. Commence alors un récit alterné où l'une et l'autre dévoilent respectivement des pièces du puzzle de leur vie. Pourquoi en sont-elles arrivées là ? Comment vivent-elles cette interminable attente ? Où se loge la culpabilité d'avoir fait tel choix plutôt qu'un autre ?

Une toile finement tissée

Les comédiennes campent plusieurs personnages pour illustrer l'histoire : les autres patients présents, les docteurs, la meilleure amie, le mari de l'une ou l'enfant de l'autre. Les comédiennes sont justes et bouleversantes. Car si c'est bien une tragédie qui se joue sous nos yeux, les tableaux choisis nous offrent également des moments de rire, de légèreté, de douce ironie.

Une palette large de couleurs de jeu pour les comédiennes qui passent du rire aux larmes selon les situations ou les personnages qu'elles campent. Complicité évidente entre elles, mais qu'en est-il des personnages Pilar et Mathilde ? L'écriture et la mise en scène subtiles et finement ciselées nous dévoilent par petites touches des indices sur le lien qui, peut-être, les unit. Les enquêteurs que nous devenons glanent au fil de la pièce, des preuves, des suspicions, des doutes, pour un dénouement... édifiant ! ● SONIA UMBERT

Le destin se moque des choix, jusqu'au 26 janvier, du mercredi au samedi à 21 h, dimanches à 17 h, au Théâtre Lepic, 1 avenue Junot (M° Lamarck-Caulaincourt ou Abbesses), 01 42 54 15 12, www.theatrelepic.com

THÉÂTRE

DE L'ÉCRITURE À LA SCÈNE

La Fabrique des écritures est de retour à L'Étoile du Nord avec cinq nouvelles créations théâtrales, des lectures de texte et des rencontres.

Toujours désireuse d'accompagner et de soutenir la jeune création et les artistes émergents, L'étoile du Nord organise comme chaque année La Fabrique des écritures ou comment passer de l'écriture d'un spectacle à son passage sur scène.

Pour ça, le théâtre propose cinq nouvelles créations, dont quatre réalisées par des artistes en résidence de création. C'est le cas de Laureline Le Bris-Cep qui présentera *Miss camping*, une pièce prenant la forme d'une auto-investigation autour des souvenirs d'adolescence d'une jeune femme sur fond de vacances en camping. C'est également le cas du duo ATLATL formé par Jennifer Cabassu et Théo Bluteau, avec *Brady*. Deux premières créations seront également jouées. *Couper les steaks hachés en deux avec panache* de Tom Lejars, est « *un spectacle à une seule voix qui questionne le départ de son milieu d'origine* », tandis que *Bonnes* de Louise Herrero, qui nous plonge dans un institut de beauté à la veille d'un grand concours, se joue « *des injonctions à la beauté pesant sur le corps des femmes* ». Enfin, dans le cadre de La nuit de la lecture, Forbon N'Zakimuena présentera *Zola... Pas comme Émile !!!*, « *un diptyque récit/rap qui aborde la thématique de la naturalisation et de la francisation des prénoms d'enfants nés en France de parents étrangers* ». Une pièce qui entre en résonance avec le parcours de naturalisation de l'auteur.

Des lectures de texte en cours d'écriture seront également proposées le lundi en journée et seront suivies d'un temps d'échange avec les auteurs ou les autrices. Idéal pour mieux comprendre leurs processus d'écriture. ● M.R

Du 14 janvier au 14 février, à L'Étoile du Nord, 16 rue Georgette Agutte (M° Porte de Saint-Ouen), www.etoiledunord-theatre.com.

LE 18E EN SCÈNES

Notre arrondissement est une terre de tournages. Comme un album souvenir, cette rubrique revient sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

UN MONSTRE À PARIS DE BIBO BERGERON (2011)

Eric (dit Bibo) Bergeron, créateur de *Gang de requins*, rêvait d'une histoire située dans le Paris du début du XXe siècle. Une époque en pleine ébullition, riche en inventions. Michel Ocelot aura un peu la même idée en imaginant *Dilili à Paris*.

Le récit de ce film d'animation se déroule en 1910. Deux amis : Emile, un projectionniste timide, et Raoul, un inventeur intrépide, s'introduisent dans le laboratoire d'un savant du Jardin des Plantes. En manipulant maladroitement un engrais surpuissant, ils font d'une puce une créature gigantesque. Emile filme la scène qu'il fait visionner au préfet de police. Dès lors la chasse au monstre est ouverte. Lucille, la chanteuse du cabaret L'Oiseau rare, à Montmartre, trouve l'animal.



La première frayeur passée, elle lui déniche un costume. Un chapeau à la Bruant, un masque façon *Fantôme du paradis* : voici Francœur. Il y a un passage de ce nom dans le film mais l'auteur se réfère à la rue qui abritait les studios Pathé, aujourd'hui la Fémis, école de cinéma. L'insecte sait chanter et joue très bien de la guitare. Sous son déguisement il se produit en duo avec Lucille. La Seine leur vaut un joli succès.

Les voix sont celles de Vanessa Paradis et de Mathieu Chédid. Le préfet, toujours aux trousses de Francœur qu'il voudrait noyer, doit inaugurer le funiculaire. La puce géante profite de ce nouveau moyen de transport pour s'échapper.

Une course poursuite sur le fleuve en crue entraîne Lucille et ses amis jusqu'à la tour Eiffel. Elle croit l'animal disparu. Cependant, celui-ci, rendu à sa taille initiale, l'accompagne, installé dans son oreille.

Ce joli dessin animé à la française est aussi un hommage à la littérature et au cinéma fantastiques. Il évoque *King Kong*, *La Mouche*, *Adèle Blanc-Sec*, *Le Fantôme de l'Opéra* ou *La Petite Boutique des horreurs*.

Le graphisme art déco du générique est calqué sur celui du métropolitain d'Hector Guimard. ● MONIQUE LOUBESKI

LES ÉTOILES DU 18 GÉNÉRATION DORÉE PRÊTE POUR 2025

Exemples de réussite, des associations et sportifs se sont surpassés pour décrocher des victoires pendant la première partie de la saison.







DR

À gauche, Delia Ondée de Championnet Athlétisme entourée d'éducateurs et d'amies. Au centre, les jeunes d'Escrime Paris Nord, dont Mayssane Haddad (avec la coupe) vainqueure de trois tournois MII. À droite, les combattants et combattantes de la Paris Team Taekwondo après le Championnat départemental de Paris.

Parmi les clubs de l'arrondissement qui ont brillé, difficile de ne pas citer Championnet Athlétisme qui a déjà remporté six titres. Un succès qui récompense un encadrement de qualité depuis six ans avec le responsable Simon Benacerraf et le coach Derick Ondée. Championnet est une des meilleures écoles d'athlétisme d'Île-de-France en termes de densité de performances.

Parmi ses champions, Alexis Mendes a réalisé la neuvième performance nationale chez les cadets (60 m), Delia Ondée est vice-championne de France U18 (400 m cadettes) et Subaru Inoue, international japonais, a battu son record personnel en 10s 45 (100 m). En 2025, Championnet veut encore grandir pour continuer à proposer de très bonnes séances aux 270 adhérents, tout en aidant leurs plus gros potentiels à performer au niveau international.

En route pour Los Angeles 2028

De son côté, Escrime Paris Nord est devenu un des seize meilleurs clubs français en seulement cinq ans d'existence malgré des moyens modestes. Sa force ? Une armée de tireurs devenus spécialistes du fleuret, grâce aux maîtres d'armes Laurent Bel (athlète olympique, champion du monde) et Miguel Grajales (international colombien). Parmi leurs élèves : des gagnants de tous âges, dont l'expérimenté Philippe Baudouis (71 ans) devenu champion du monde avec la France pour sa première participation internationale. Xavier Gros (36 ans) est le tireur classé numéro 1 en Île-de-France tout en étant salarié. Auguste Galais (11 ans) domine sa catégorie M13 et celle du dessus M15, tandis que Mayssane Haddad (10 ans) enchaîne les succès en M11 tout en battant régulièrement des garçons de son âge. Pour la nouvelle année, Escrime Paris Nord veut rester dans l'élite française (Nationale 1) et avoir plus de pistes pour continuer à former les jeunes dans leur pratique sportive et leur recherche d'excellence. Un club en route pour Los Angeles 2028 après avoir eu un premier athlète olympique à Paris 2024, le Libanais Philippe Wakim *(voir notre numéro 328)*.

Du talent sur les tatamis

Dirigé avec rigueur et bienveillance par les maîtres Goma et Bwanga Kamba, tous les deux 4e dan, Paris Team Taekwondo compte une trentaine de combattants régulièrement présents dans des tournois nationaux et internationaux. Parmi les guerrières talentueuses, Moehau est une Tahitienne capable de rivaliser au niveau hexagonal. Sihem a fait un top 8 national pour sa première année sénior tout en excellant au niveau parisien et régional. Chez les guerriers, les frères Almamy et Ayyoub font partie de la génération dorée du club.

En 2025, le club a pour objectif de faire des podiums aux championnats de France espoirs et séniors. Au niveau international, le combattant ivoirien, Firmin, projette de briller au championnat du monde masters. À noter que le Paris Team Taekwondo est également en route pour Los Angeles 2028, après avoir eu un athlète au tournoi de qualification olympique pour les Jeux de Rio en 2016. Cette année sportive post-JO s'annonce passionnante. ●

VIVIEN BOYIBANGA

PALMARÈS DU 18E

CHAMPIONNET SPORTS 16 rue Georgette Agutte	
CHAMPIONS DE PARIS	Alexis Mendes (60 m cadets), Blanche Billette De Villemeu (400 m juniors), Delia Ondée (400 m cadettes), Jules Argentino (épreuves combinées juniors), Zakary Khemissi Brishoual (triathlon minimes), Subaru Inoue (60 m séniors).
ESCRIME PARIS NORD 64 rue Hermel	
CHAMPIONS D'EPN	Auguste Galois champion de Paris MI3, Mayssane Haddad vainqueure de trois tournois MII, Philippe Baudouis champion du monde vétérans avec la France et Xavier Gros numéro I au classement Île-de-France.
PARIS TEAM TAEKWONDO 7 allée d'Andrézieux	
CHAMPIONS DE PARIS	Ayyoub (UI3), Juju (UI8), Leyla (UI5), Moehau (séniors), Rayan (séniors), Sihem (séniors).

ALAIN MARQUET, AU SERVICE DU JAZZ

Clarinettiste et jazzman de renom, Alain Marquet est aussi un amoureux des disques, qu'il collectionne et classe minutieusement. Une passion pour la musique qu'il continue de partager sur scène mais aussi dans son musée.



Thierry Nectoux

Au 68 rue du Poteau, on distingue une vitrine contenant des objets peu communs : vieilles radios des années 60, tourne-disques, pochettes d'enregistrements de 33, 45 et 78 tours. Et en tout petit caractère, on peut lire : Jazz Museum, la maison du 78 tours. Inauguré en 2009, c'est le repère d'Alain Marquet, qu'il ouvre au public à partir de 11 h, presque chaque jour, sur rendez-vous. On vient là pour acheter des objets d'une autre époque qui résonnent encore dans nos cœurs et nos oreilles, pour découvrir des enregistrements de disques originaux, pour écouter de la chanson française en 78 tours ou même pour tenter de faire réparer une vieille radio à laquelle on tient.

Au mur sont affichées de jolies pochettes de disques de Brigitte Bardot, entre autres, qui n'a pas manqué de dédicacer les vinyles qu'Alain Marquet a trouvés sur le marché. « *Je connais des gens qui s'occupent de sa fondation, elle est très courtoise avec moi et a connu des musiciens avec qui j'ai joué* », raconte l'homme de 83 ans qui porte son âge avec bonhomie. Grand et mince, il émane de lui une impression de force tranquille. Peut-être parce qu'Alain Marquet est un artiste de haute qualité. Auteur et compositeur de jazz, ce clarinettiste reconnu a cumulé cent-vingt albums à son actif entre 1965 et 2005.

De Paris aux États-Unis

Né en 1942 à Eaubonne (Val d'Oise), il étudie le piano durant quelques années puis il passe à la clarinette. En 1958, il commence à jouer avec Irakli et les Louis Ambassadors pendant dix ans et collabore avec l'orchestre de Jean-Pierre Morel jusqu'en 1978. Entretemps, l'Académie du jazz lui décerne le prix Sidney Bechet en 1973. À cette époque, les artistes avaient souvent une double casquette. « *J'ai travaillé dans une entreprise électronique et en même temps j'ai suivi des cours de piano et de clarinette. C'était le lot de tous les débutants,* explique-t-il. *Si vous étiez bon, vous pouviez aisément rencontrer les plus grands qui vous embauchaient pour jouer avec eux ou faire partie de leur tournée. C'est comme cela que j'ai collaboré avec Claude Luter en France ou avec Sidney Bechet en Amérique.* »

En 1983, Alain Marquet forme son propre groupe de jazz, le Paris Washboard, avec au piano Louis Mazetier, Daniel Barda au trombone. En fin percussioniste, Charles Prévost joue du *washboard* (planche à laver détournée de sa fonction originelle et adaptée au jeu musical frotté) et le trompettiste Michel Bonnet s'intègre à la troupe qui tourne pendant trente ans en Amérique et en Europe, reçoit de nombreux prix et joue dans des festivals reconnus notamment aux États-Unis. En 2025, de nouvelles tournées sont prévues en Pennsylvanie, dans le New Jersey, en Suisse et en Italie. Mais Alain Marquet ne délaisse pas Paris pour autant. Toujours actif, il joue au Petit Journal Saint-Michel avec son groupe le deuxième vendredi de chaque mois.

Au Jazz Museum, Alain Marquet reçoit des visites chaque jour de tous les continents, car il aime partager ses trouvailles avec des connaisseurs avisés. Faute de place chez lui, il a dû acheter le local rue du Poteau en 1979 pour ranger ses vinyles, puis deux parkings non loin pour stocker davantage de disques. Il habite depuis longtemps le quartier avec sa famille et s'y plaît. Il y a ses habitudes, notamment rue Championnet, où il prend souvent son café avec des amis et des musiciens. « *C'est un homme sociable, attentif aux autres et très cultivé qui aime parler de musique en toute simplicité autour d'un café* », abonde Dominique Samarcq, ancien patron des studios Sysmo Records rue Championnet, avec qui il a travaillé sur certains enregistrements.

Le roi du 78 tours

Notre artiste possède tous les originaux de Django Reinhardt et bien d'autres pépites. Comme les deux premiers morceaux de jazz de l'histoire, enregistrés le 26 février 1917 par l'Original Dixieland Jazz Band dans les studios du label Victor. Jean-Christophe Averty, qui produisait dans les années 60 une émission à succès, Les Cinglés du music-hall, lui a légué tous ses enregistrements, que notre musicien stocke, tous bien classés, dans ses locaux de la rue Championnet. Au total, il possède plus de 20 000 disques répertoriés dans ses archives, dont de nombreux 78 tours, le principal support de diffusion de musique enregistrée dans la première moitié du XXe siècle. Un format qui, à l'écoute, permet d'obtenir d'après lui une meilleure dynamique par rapport aux 33 tours, lesquels ne restituent pas toujours l'intégrité de l'original. « *Depuis l'enfance, je suis un collectionneur de disques, toucher un disque Gennett ou Paramount me fascine,* témoigne-t-il d'un air attendri. *Malheureusement, la musique de jazz n'est pas assez diffusée à la radio de nos jours.* »

> « Depuis l'enfance, je suis un collectionneur de disques, toucher un disque Gennett ou Paramount me fascine. »

Néanmoins, pour Alain Marquet, la nouvelle génération de musiciens étudie la musique très sérieusement. « *Avec Internet, ils sont au courant de tout et synchronisent vite avec la réalité musicale,* analyse-t-il. *Par contre, maintenant, c'est plus difficile de rencontrer les artistes et de se faire un réseau. Le système a changé, il faut produire quarante concerts par an pour toucher des aides financières, sans promesse de se produire avec les grands et de se faire remarquer. J'ai eu la chance de travailler dans des superbes orchestres avec une excellente ambiance et des relations amicales entre les musiciens.* » Alain Marquet a donc confiance dans la relève. Thomas Dutronc, par exemple, est venu à sa boutique pour écouter ses enregistrements et l'invite à ses concerts.

Récemment, il est tombé sur une photo de Boris Vian jouant avec sa sœur et Duke Ellington. Il va téléphoner à la sœur de l'ancien écrivain et jazzman pour lui transmettre le cliché, au cas où elle ne l'aurait pas encore dans ses archives. Voilà la marque d'Alain Marquet : partager ses trésors et transmettre son immense culture du jazz. ●

MARIE-ANTOINETTE LECA